This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

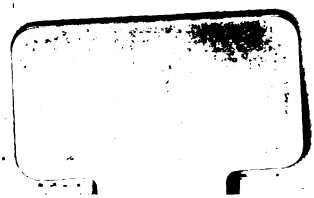
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

8623

Vet. Fr. III B. 1020



LES
JEUX DE MAINS,

POËME INÉDIT
EN TROIS CHANTS.

Chez DESENNE jeune, libraire, Palais Royal, galerie Virginie.
Et chez ARTUS BERTRAND, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On trouve chez les mêmes libraires l'Histoire de l'Anarchie de Pologne, 4 volumes. Prix, 12 fr.

DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,
rue du Pot-de-Fer, n° 14.

LES

JEUX DE MAINS,

POËME INÉDIT,

EN TROIS CHANTS,

PAR

C. C. DE RULHIÈRE;

SUIVI DE SON DISCOURS SUR LES DISPUTES, ET DE PLUSIEURS PIÈCES DU MÊME AUTEUR, ÉGALEMENT INÉDITES.

PARIS,

Chez DESENNE aîné, libraire, Palais Royal, galerie vitrée, n° 225;

Et chez H. NICOLLE, à la librairie stéréotype, rue des Petits-Augustins, n° 15.

1808.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1954
OF OXFORD
LIBRARY

NOTICE

SUR LA VIE ET LES POÉSIES

DE RULHIÈRE.

CLAUDE-CARLOMAN DE RULHIÈRE était fils et petit-fils d'inspecteurs de la maréchaussée de l'Ile de France : il y naquit en 1735, et après avoir été successivement *gendarme* de la garde et aide-de-camp du maréchal de *Richelieu* en Guyenne, il quitta le service pour suivre M. de *Breteuil*, ministre plénipotentiaire en Russie. *Rulhière* s'y trouva au moment où *Catherine II* s'empara du trône de *Pierre III;* il suivit tous les fils de cette révolution, et personne ne pouvait mieux que lui en présenter les causes et les effets; mais je ne transcrirai pas ce qu'ont dit de cet écrivain les éditeurs qui ont publié ses ouvrages historiques et politiques; je ne parle dans cette notice que de l'ingénieux auteur d'un grand nombre de pièces charmantes, à la tête desquelles il faut

placer les *Disputes*, discours en vers qui parut en 1768, avec cette épigraphe :

At tu conclusas hircinis follibus auras
Usquè laborantes ferrum dùm molliat ignis,
Ut mavis imitare. (Hor., liv. I. sat. IV.

« Permis à vous d'imiter l'effort et le vent des « soufflets de forge qui s'enflent et travaillent « jusqu'à ce que le feu ait amolli le fer. »

Alors, on faisait des *héroïdes* fort tristes, et des épîtres morales très ampoulées, productions éphémères, bien au-dessous de la lettre d'*Hélaïse à Abailard*, traduite de *Pope*, par *Colardeau*; et qui furent oubliées lorsque les *Disputes* parurent. *Voltaire* les regarda comme un modèle, les imita dans ses *Systèmes*, ainsi que dans ses *Cabales*, et les inséra dans son *Dictionnaire philosophique*.

« Nous avons cru, dit-il, instruire le lecteur « et lui plaire, en mettant cette pièce sous ses « yeux; elle est fort connue de tous les gens de « goût, mais elle ne l'est point des savants qui « disputent encore sur la *prédestination*, sur « *la grace concomitante*, sur la question si « la mer a produit les montagnes. Lisez les

« vers sur les *Disputes*, voilà comme on en fai-
« sait dans le bon temps. »

« Vous demandez, écrivait-il précédemment
« *à Rulhière*, vous demandez à votre lecteur :

« S'il connaît, par hasard, le contradicteur *Daube*,
« Qui daubait autrefois, et qu'aujourd'hui l'on daube,
« Et que l'on daubera tant que vos vers heureux,
« Sans contradiction, plairont à nos neveux.

« Oui vraiment, ajoute-t-il, je l'ai fort connu
« et reconnu sous votre pinceau de *Téniers*. »

En effet, ce n'est point un personnage d'imagination, mais le portrait, au naturel, de M. *Daube*, intendant de Soissons. Il avait la rage de disputer sur les plus petites choses, et ce fut cette manie, toujours insupportable, souvent dangereuse, qui lui fit perdre son intendance. On trouve un original de cette espèce dans *Horace*, liv. I, épit. 7. *Alter rixator, etc.* Je serai mieux entendu, sur-tout par les femmes, en donnant la traduction de ce passage, et voici celle du *P. Sanadon:*

« L'autre est un vétilleur continuel ; armé
« des plus frivoles raisons, il disserte sur un
« rien. Je prétends, dit-il, que mon senti-

« ment fasse loi, je le soutiendrai avec toute « la chaleur dont je suis capable, et dût-on « me promettre trente années de vie de plus, « je n'en démordrai pas. — Eh, de quoi « s'agit-il, je vous prie, de savoir si *Castor* « joue mieux que *Dolichus*? si le chemin de « *Minutius* mène plus droit à Brindes, que ce- « lui d'*Appius*? »

Si un auteur ordinaire avait traité le même sujet, il n'aurait pas manqué de faire paraître tous les sophistes qui ont entassé volumes sur volumes; et *Rulhière*, en homme d'esprit, a passé, avec autant de grace que de légèreté, sur les opinions ou les systèmes qui ont fait naître des difficultés plus ou moins vives, des querelles plus ou moins sérieuses. Ainsi, dans quelques traits toujours agréables et toujours vrais, il donne une idée des discussions qui ont divisé les différentes écoles : ainsi, dans le *soleil éteint*, il désigne les anciens qui ont imaginé que la terre en était composée; ainsi dans *le globe de verre*, il rappelle *une des rêveries de Buffon*: ce sont les propres mots de *Voltaire* qui, je le crois, aurait dû être plus galant avec un écrivain dont certainement il connaissait tout le mérite.

Le succès des *Disputes* était le garant de celui que devaient avoir les *Jeux de mains*, badinage composé à l'occasion d'une brouillerie survenue entre des personnes très distinguées par leur naissance, et dont *Rulhière* fit l'hommage à *Julie-Sophie de Mortemart*, comtesse de *Rochechouart-Pouville*, jeune et jolie femme qui, par une sorte de droit héréditaire, joignait aux agréments de la taille et de la figure, cette facilité de s'exprimer, ce talent de converser que l'on nommait particulièrement l'*esprit des Mortemarts*.

Les Jeux de mains allaient être imprimés, lorsqu'une grande princesse, qui craignait d'y être reconnue, pria *Rulhière* de ne pas les publier; *Rulhière* le lui promit, et tint parole : on prétend même qu'il brûla les copies qu'il en avait fait faire; mais M. de *Breteuil* en possédait une que lui demanda le frère de l'auteur, tué le 10 août, et c'est dans ses papiers que l'on a trouvé le manuscrit de ce poëme, regretté par les personnes qui se souviennent de l'avoir entendu, et désiré par celles qui ne le connaissent pas.

Les principaux acteurs y figurent sous des

noms supposés, cela devait être ; mais il est étonnant que le secret de l'auteur n'ait pas été dévoilé, et très innocemment, par les personnes qu'il cite dans son premier chant, tels que *Laujon*, le doyen de nos chansonniers, et *Musson*, le plus aimable des mystificateurs. *Coquelet*, qui n'existe plus, était avocat, homme de lettres, et censeur royal, etc. ; le matin, il s'occupait d'affaires ; et le soir, il était tout entier à ses amis qu'il amusait par une gaieté soutenue, par des calembourgs ingénieux, et sur-tout par des naïvetés qu'il disait avec une gravité qui les rendait très piquantes. Plus vif et plus varié, l'abbé de *Caraman* faisait les délices de la société, et l'on présume bien qu'il y portait un peu plus l'esprit du monde que celui de son état. Quant à *Gaure*, c'était un Français qui, à son retour de l'Angleterre qu'il avait habitée long-temps, s'était fait un jargon au moyen duquel il était pris pour un Anglais par les Français qui ne le connaissaient pas ; et trompés par la vérité de son accent, par la pureté avec laquelle il parlait la langue anglaise, les Anglais mêmes le croyaient un de leurs compatriotes. Il joi-

gnait à cela une conversation enjouée, une santé brillante, un goût décidé pour les femmes et pour la table ; enfin, un air d'opulence qui l'avait fait surnommer *mylord Gaure*.

Quoique l'auteur n'ait prétendu faire qu'une plaisanterie, je ne sais si le titre de son poëme est bien justifié par le fond, qui n'est, en effet, que le récit d'un évènement particulier ; et peut-être regrettera-t-on qu'il n'ait pas jeté un coup-d'œil sur les différents jeux de mains qui souvent produisent des animosités ou des accidents, soit par l'imprudence, soit par la malignité, soit enfin par la maladresse avec laquelle on les joue. La fable, l'histoire et la société auraient fourni à *Rulhière* une foule d'anecdotes et de traits qui, sans altérer la gaieté de son ouvrage, auraient donné une idée plus étendue du danger qu'il voulait peindre : c'était le but qu'il se proposait, je ne pense pas qu'il l'ait atteint. Il est possible aussi qu'on lui reproche quelques négligences, quelques constructions embarrassées, et même quelques licences ; je me contenterai de citer celle que j'ai cru apercevoir dans le vers suivant :

« Églé, sautant du lit, court, ses jupons en mains.

Nulle part, je n'ai vu le mot *mains*, au pluriel, immédiatement placé après le pronom *en;* les personnes que j'ai consultées n'ont pu m'en offrir un seul exemple, et, d'après leur avis, j'allais hasarder un changement que je jugeais nécessaire, lorsque deux littérateurs éclairés ont pensé que je devais laisser le vers tel que *Rulhière* l'a fait, et j'ai cédé; mais je ne garantis ni leur opinion, ni la mienne :

Quoi qu'il en soit, les taches légères que l'on remarquera dans ce poëme y sont effacées par les graces du style, par la variété des tableaux, par le coloris, toujours vrai, qui distingue les personnages que *Rulhière* fait agir ou parler : il vivait avec les grands; et lorsqu'il avait à les peindre, il donnait à chacun d'eux la physionomie que chacun d'eux devait avoir.

La comtesse d'*Egmont* était sa muse favorite, il la voyait beaucoup, et quelque part qu'il fût, elle recevait de lui des vers ou de la prose. *Rulhière* était également l'ami du maréchal de *Richelieu*, de l'abbé *de Mabli*, de M. de *Montesquiou*, de M. *Necker*, de *J. J. Rousseau*. Celui-ci le rebutait souvent; mais il finissait toujours par s'adoucir, quelquefois

même par sourire ; et malgré l'envie qu'il paraissait en avoir, jamais il n'a pu parvenir à rompre avec *Rulhière* dont l'esprit avait su le captiver.

Rulhière n'a pas attaché la même valeur à l'amitié de *Champfort* avec lequel il a vécu peu de temps, et ce n'est pas à lui qu'il a adressé l'épître que l'on trouvera dans ce recueil. Quelques journalistes ont été induits en erreur, à cet égard, par les lettres initiales *Cham* : et pour s'en convaincre, il suffit de lire les vers suivants :

« Vous-même que mon cœur choisirait pour modèle,
« La fortune pour vous ne peut être cruelle :
« Heureux par vos vertus, quel que soit votre sort,
« On vous verra descendre, ou monter sans effort :
« Toujours quelque raison vous rendra content d'elle,
« Le repos est si doux, et la gloire est si belle.

Il n'aurait pas monté sans effort, et la gloire que l'on attache à être revêtu de quelque dignité ne pouvait séduire celui qui fuyait le monde, par orgueil ou par principe, qui, pour vivre dans son cabinet, quitta la place de secrétaire des commandements du prince de *Condé*,

malgré les instances de ce prince qui long-temps le pressa de la conserver. Cependant, *Champfort* n'avait d'autre revenu qu'une pension de 1500 liv., et le produit des jetons qu'il recevait aux assemblées de l'académie française, lorsque sa misantropie et son esprit d'indépendance lui permettaient d'y assister.

Rulhière pensait différemment; il aimait à vivre avec ses semblables, et ceux qu'il distinguait étaient sûrs d'être bien reçus chez lui, soit à Paris, soit à son *Ermitage*, habitation charmante qu'il avait bâtie et plantée au-dessus de Saint-Denis, sur les bords de la Seine. C'était là, sur-tout, qu'il se livrait à son goût pour la poésie.

J'ignore quel traitement lui faisait *Monsieur*, qui l'admit au nombre de ses secrétaires pour le garantir des persécutions qu'il éprouvait de la part des agents de *Catherine II;* mais indépendamment de ce traitement et des gratifications que ses voyages avaient dû lui valoir, *Rulhière* jouissait d'une pension de 6000 liv., en qualité *d'employé sur l'état du département des affaires étrangères dans la classe des écrivains politiques.* C'était le titre

qu'il prenait quand il s'adressait aux ministres ; il aurait pu ajouter celui de capitaine de cavalerie ; il en avait obtenu le brevet, et les nouvelles occupations auxquelles il se livra lorsqu'il fut appelé à Pétersbourg, l'empêchèrent de solliciter la *compagnie* qu'on lui avait promise ; mais je ne crois pas qu'on la lui eût accordée : il était devenu si utile dans la nouvelle carrière qu'il parcourait, que l'on aurait voulu l'y conserver.

En 1775 il fut fait chevalier de *Saint-Louis*, et douze ans après il remplaça l'abbé *de Boismont* à l'académie française. Son discours de réception lui fit beaucoup d'honneur, et j'ai cru devoir l'insérer dans ce volume, parce-qu'au mérite d'être un des meilleurs que l'on ait prononcés, il joint celui de rappeler des noms toujours chers. On y trouve, mais il est aisé de voir qu'il cédait aux circonstances ; on y trouve, dis-je, une teinte de cette aveugle philosophie qui a produit tant de maux, et dont bientôt les partisans lui firent horreur ; mais par-tout on y reconnaît l'écrivain auquel on doit l'histoire de *la révolution de Russie*, celle de *l'anarchie de Pologne* et de la *diète*

de Ratisbonne; le rapport sur l'*état civil des protestants;* les *éclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes;* l'extrait raisonné des *archives de la Bastille,* le récit *des journées des* 5 *et* 6 *octobre.*

Quelques uns de ces ouvrages sont perdus; d'autres ont été brûlés par les parents de *Rulhière* qui mourut presque subitement le 30 janvier 1791; et cette mort inattendue, la satisfaction qu'osèrent en montrer quelques individus de sa section, la promptitude avec laquelle la *Commune* enleva ses papiers, tout fit soupçonner que *Rulhière* avait été sacrifié à la vengeance des prétendus patriotes qu'il dénonçait à l'opinion publique; mais ces doutes n'ont point eu de suite, et sa famille n'a pu, ni dû les éclaircir: alors, il était aussi dangereux de rechercher que de trouver les preuves d'un pareil crime.

Il est probable que le *Fâcheux* et le *Méfiant* ont été confondus dans les manuscrits que l'on a cru devoir jeter au feu, et ces deux pièces sont une perte pour le théâtre: l'auteur des *Disputes* était appelé à écrire la comédie.

Je n'entreprendrai point de répondre à ses

détracteurs qui, ne pouvant attaquer son esprit, ont tâché de rendre son caractère odieux, qui l'ont accusé d'être faux, haineux et jaloux : comment des vices aussi bas pouvaient-ils se trouver dans le cœur d'un homme qui tous les jours usait de son crédit pour obliger sans intérêt, et même sans l'espoir de la reconnaissance ? Peu de gens méritent cet éloge, et je n'y ajouterai qu'un mot, c'est qu'il est resté fidèle à ses amis, à ses protecteurs quand ils sont devenus malheureux : plus on les a persécutés, plus il a mis de courage à les défendre ; et combien de fois n'a-t-il pas compromis sa sûreté personnelle pour soutenir la cause de M. *de Breteuil*, auquel, pendant trente ans, il a donné les preuves d'un attachement inviolable : ce n'est là ni le caractère, ni la conduite d'un méchant.

Vif et laborieux, *Rulhière* savait allier le plaisir et le travail ; il était admis dans les sociétés les plus brillantes ; il justifiait les faveurs de la cour par son esprit et par ses connaissances : quel supplice pour les envieux qui, ne sachant comment l'atteindre, criaient à la méchanceté, à la noirceur, lorsque par hasard

il lui échapait une épigramme qui n'était que gaie, et dont ils se seraient enorgueillis, s'ils avaient été capables de la faire.

Il me reste à parler d'un volume imprimé en 1800, intitulé *OEuvres de Rulhière*, et dans lequel on a mis, sous son nom, soixante pages de Contes que certainement il n'a pas faits. « Ils ont été recueillis, dit l'éditeur, tant « par quelques uns de ses amis, que par « un de ses secrétaires, et quelques gens de « lettres, ou gens du monde qui en avaient suc- « cessivement enrichi leur portefeuille, et qui « se sont empressés de nous les communiquer. « Nous les prions de recevoir ici le tribut de « notre reconnaissance que nos lecteurs par- « tageront sûrement avec nous. »

Non, sans doute, et bien loin de partager la reconnaissance de cet éditeur qui prudemment a gardé l'anonyme, le public n'a que des reproches à lui faire d'avoir mêlé à des productions originales, de méchantes rapsodies sans invention, sans sel et sans style. Ce brigandage est consigné dans le *Magasin encyclopédique, vol. de juin* 1807, *page* 331; brigandage si révoltant, si grossier, qu'il

frappe le lecteur le moins instruit. Assurément *Rulhière* n'aurait pas fait rimer *certains* avec *tiens*, *sachez* avec *pieds*, *craint* avec *maintien*, *préparait* avec *aspect*, *objet* avec *respect*, *enfin* avec *bien*, *chaud* avec *cerveau*, *masque* avec *marque*. Il n'aurait pas dit que *les arsenaux de la tendresse conservent ces petits riens charmants qui sont à l'usage des amants*. Il n'aurait pas écrit :

. . . . . Témoin Iphigénie
« Que la main d'un père *immolat*,
« Pourquoi ? pour que le vent soufflât.

Et c'est l'auteur des *Disputes* que l'on charge de ces platitudes ! Le libraire n'en a grossi son volume que pour le vendre quinze ou vingt sous de plus ; et je ne connais pas de spéculation aussi condamnable, de gain plus sordide et plus honteux. Le contrefacteur est un fripon ; mais au moins, il donne l'ouvrage qu'il promet ; et non content de mentir au public auquel il vend du cuivre pour de l'or, l'éditeur infidèle vante le mérite de l'écrivain qu'il annonce, et le ternit par les sottises qu'il ne rougit pas de lui attribuer.

Il existe toujours des libraires assez honnêtes pour ne pas faire de semblables calculs, et je garantis que ce volume ne renferme que des ouvrages de *Rulhière*, excepté pourtant les réponses qu'on lui a faites, et qui sont en très petit nombre : je n'ai dû, ni les supprimer, ni changer dans les contes déjà connus deux ou trois mots qui ont choqué des lecteurs austères : quand le trait consiste dans le mot, il faut que le mot reste, et que les oreilles s'y accoutument. A l'égard du *Milanais*, du *Quiproquo*, du *Saint Evêque*, du *Rendez-vous de Lise*, du *Vieux Mari*, du *Baron de Montmorenci*, de la *Recluse* et de la *Génevoise*, je ne les ai point insérés dans ce recueil que les femmes aimeront à lire ; on pourra se les procurer dans un autre. Je regrette aussi de n'avoir pu tirer parti de quelques fragments dans lesquels j'ai aperçu des idées fort heureuses, mais à peine rendues : le devoir d'un éditeur n'est pas de mettre au jour tout ce qui est sorti de la plume d'un écrivain, mais seulement ce qu'il aurait avoué s'il avait présidé à l'édition de ses œuvres.

FIN DE LA NOTICE.

LES JEUX DE MAINS,

POËME

EN TROIS CHANTS.

CHANT PREMIER.

A vous seule, Daphné, j'offre ce badinage.
Puissiez-vous d'un sourire en agréer l'hommage !
Les Muses et les Dieux me l'auront inspiré :
Mais froncez le sourcil, tout sera déchiré.

Je chante les combats et ces amis fidèles,
De tous les agréments seuls juges, seuls modèles,
Qui, toujours plus ravis de se voir rassemblés,
Du sein de leurs plaisirs sont revenus brouillés.
O ! si mes vers un jour obtiennent quelque gloire,
Ce grand évènement vivra dans la mémoire ;

Et l'effroi de l'exemple instruisant les humains,
On fuira tous ces jeux qu'on nomme jeux de mains.

L'indolente Artémise, et Corinne, et Silvie,
Jeunes, ne doutaient point de s'aimer pour la vie;
Leurs amis l'espéraient : par des nœuds aussi doux
Le sort et le plaisir unissaient leurs époux.
Dans les mêmes soupers chaque soir les rassemble,
Chaque soir, l'Opéra les voit entrer ensemble;
Et détournant les yeux du spectateur ravi,
D'un murmure flatteur leur abord est suivi.
L'époux, fier des succès d'une épouse adorée,
La voit, avec orgueil, d'hommages entourée,
Et l'amitié tranquille au milieu des amours,
De gloire et de plaisirs leur promet un long cours.

Les ardeurs de l'été faisaient place à l'automne,
Heureux temps où *Citeaux* de pampres se couronne,
Où le plaideur se tait, où du matin au soir
Les moines *d'Auvilé* font crier leur pressoir,
Où, fuyant de Paris les désertes soirées,
Les Damis, les Églés négligemment parées,
Trouvent à la campagne un bonheur plus constant
Réunis tout le jour, sans se perdre un instant.
L'espérance et la mode y mènent nos trois belles,
Leurs époux fortunés, leurs courtisans fidèles :

Cent billets différents par les Graces dictés,
Marquent différents jours aux amis invités.
On aura *Coquelet*, *Musson*, *Préville*, *Gaure*,
L'abbé de *Caraman* qui les surpasse encore;
Ce qui donne sur-tout un plus riant espoir,
Quatre banquiers de jeu reviendront chaque soir;
Et sur un air charmant qui court toute la ville,
Laugeon, pour une fête arrange un vaudeville.

Un oracle pourtant, et d'un aussi grand nom
Que les antres de Cume et les forêts d'Ammon,
Les a d'un juste effroi fait frémir dès la veille.
Sous les mains d'Artémise! ô terreur, ô merveille!
Les cartes répondant à leurs vœux indiscrets,
Ont, d'avance, tracé les célestes décrets.
Des pics et des carreaux l'odieuse rencontre
N'annonce que pleurs, deuil, sang versé, malencontre.
Trois fois, l'ordre fatal expressément détruit,
Ramené par le sort, fut trois fois reproduit.
On frémit un moment d'un si fâcheux présage;
Mais un moment dissipe une frayeur si sage.

L'opéra finissait, et du fond des forêts,
Le soir, sur les chemins, a ramené le frais.
Plus légers que les vents, seize coursiers rapides,
Que l'écume blanchit sous leurs harnais humides,

Volent, laissent au loin les passants effrayés;
Un tourbillon les suit, le feu sort sous leurs pieds.
A l'éclat des flambeaux l'ombre de la nuit cède,
Et le jour, en fuyant, les suit et les précède.

Au couchant de Paris est un mont fréquenté
D'où l'œil possède au loin cette vaste cité :
Lieu fameux par ses eaux dont le secret mélange
Guérit les estomacs que l'excès y dérange.
Là, règne sur les airs un palais enchanté,
Le luxe, sans orgueil, y sert la volupté.
Dans un riant salon qu'a meublé la mollesse
Tous les jeux inventés vous ramènent sans cesse.
Vingt boudoirs préparés par la main du désir,
En s'offrant au repos, invitent au plaisir;
Et vingt bosquets encore à l'entour du parterre
Présentent aux amours leur abri solitaire.
Le voisinage ajoute aux charmes du séjour,
Une foule d'amis y revient chaque jour.
De Paris, on atteint cette heureuse demeure
Que l'aiguille au cadran marque encor la même heure.

Tendres amis, enfin vous voilà réunis!
Quelle ivresse de joie enflammait vos esprits!
Quelle ardeur de plaisir, d'amitié mutuelle
Chacun ressent, espère, attend ou se rappelle!

O toi, qui nous as peint en vers mélodieux
Les festins de l'Olympe et le rire des dieux,
Comment eût réussi ta muse inimitable
A peindre les éclats de dix Français à table?
Quand le souffle du vent agitant les guérets
Entre l'or des épis fait jouer les bluets,
Dans ces ondes de fleurs on n'en distingue aucune,
L'œil voit mille couleurs et ne peut en voir une :
Ainsi, tous leurs propos dictés par le plaisir,
Sont pleins de traits d'esprit qu'on ne pourrait saisir,
Où la gaîté bruyante à la raison s'allie,
Et l'aimable réserve à l'heureuse folie.
Vers la fin du souper, quand déjà sont offerts
Ces vins rendus meilleurs par le trajet des mers,
Tandis que des cristaux l'édifice agréable
Offre un jardin fertile étalé sur la table,
Tous sachant que *Valmir* excelle à bien conter,
Les yeux sur lui fixés, aimaient à l'écouter.
Valmir laissait parler sa confiance heureuse.
L'assurance de plaire, aux sots si dangereuse,
Donnant un libre essor à l'esprit satisfait,
Ajoute aux agréments quand on plaît en effet.
Il contait les regards, les gestes et les mines
Que le soir il a vus dans les loges voisines :
C'est lui qui ramena dans la société
Cet art de contrefaire aujourd'hui si fêté :

Il nomme par son geste; et d'une adresse extrême,
Tous ceux qu'il fait parler semblent parler eux-même,
Il prend leur voix, leurs traits, leur esprit, mais soudain
Entre les yeux frappé d'une boule de pain,
Il s'arrête : Silvie en détournait la vue,
Paraissant se cacher pour en être aperçue,
Il la voit, il s'écrie, il reconnaît l'amour,
Et des restes d'un pain qu'il saisit à son tour
Sous ses doigts recourbés trente boules pressées,
Par un doigt qui s'échappe adroitement lancées,
Frappent toutes au but que leur marquent ses yeux.
Ainsi tombe la grêle à coups impétueux
Sur un faible arbrisseau qui, ployant sous l'orage,
S'agite et veut en vain relever son feuillage.

A ce trouble naissant Corinne ajoute encor;
C'est Vénus dans les mains tenant la pomme d'or.
Ses yeux étincelaient d'une riante audace,
Du coup qu'elle suspend chacun craint la menace :
On se couvre des mains de peur d'être surpris,
Le soin de l'observer suspendait tous les ris.
Le coup part, un éclair fend moins vite la nue,
Et sa rapidité le dérobe à la vue.
Mais à l'instant, *d'Azir* plus rapide et plus prompt,
D'Azir faisant toujours ce que les autres font,
Toujours s'abandonnant dès qu'un autre commence,

Impétueux, se lève, et vers elle s'élance,
Lui qui toujours blessant ou blessé dans ces jeux,
Pour être maladroit, se croyait malheureux.
Tous suivent un exemple où leur penchant s'accorde;
L'amour, en se jouant, prend l'air de la discorde,
Quand *Dimas*, vieux seigneur, jeune malgré les ans,
Veut ralentir l'ardeur de ces jeux imprudents.
Dimas, jeune autrefois, dans une cour blasée
Joignit au ton dévot une importance aisée,
Devint sous la régence un honnête vaurien,
Changé comme son siècle, en ce temps il n'est rien;
Et toujours gouverné par nos airs incommodes,
A pris, quitté, repris plus de deux mille modes.
Vingt règnes de beautés célèbres à la cour
L'ont vu redevenir vingt fois l'homme du jour;
Et discret confident des plus tendres mystères,
Il sait de tout son temps les véritables pères.
Le vieux seigneur *Dimas*, riant avec dépit,
Recule son fauteuil, pousse la table, et dit
« Qu'il a connu des fous et quelquefois des sages
« Bien fâchés, bien punis de pareils badinages;
« Que souvent dans le feu de ces emportements
« Le mari qu'on oublie observe les amants;
« Que de ces vains défis l'acharnement risible
« Rend des jeux au combat le passage insensible;

« Que ces jeux au couvent doivent être laissés,
« Et qu'enfin tout importe à dix-sept ans passés. »

Mais obscurcissant l'air et remplissant la chambre,
D'un nuage de poudre et d'une vapeur d'ambre,
Alors, ses faux cheveux envoyés au plafond
Laissent à découvert les neiges de son front,
Et changent au milieu d'une clameur soudaine
La tête de Sénèque en tête de Silène.
Avec l'air de Silène, il en a pris le ton :
Aussitôt, sa folie égalant sa raison,
Il voit Corinne fuir, et vole sur ses traces.
Jusque dans son affront il conserve ses graces.
Il court; son front est nu, son air audacieux,
La haine est dans sa bouche, et l'amour dans ses yeux.
La nymphe redoutant l'audace du satyre,
Mêle à des cris d'effroi de longs éclats de rire.
Vierges de l'Hélicon, vous n'avez point chanté
Ce qu'en la saisissant le vieillard a tenté.
Mais la beauté qu'ailleurs un coup d'œil eût blessée,
Perd dans ses jeux le droit de paraître offensée.

Là, rivaux furieux, deux lutteurs s'embrassant,
Leurs rires énervaient leur effort impuissant.
Valmir est plus heureux; dans sa douce folie
Il poursuit, il atteint, il attaque Silvie;

Il saisit un instant où l'on peut tout oser,
Et la punit enfin par le vol d'un baiser :
En vain entre ses bras, riante, mais farouche,
Elle oppose les mains et détourne la bouche :
La lutte l'enhardit; prompt à recommencer,
La peine qui l'attend l'invite à l'offenser.

C'est ainsi que leur joie, emportée, étourdie,
De ses propres clameurs se croyait applaudie.
Cependant, le destin prend ses balances d'or,
Comme il fit au combat d'Achille contre Hector;
Non les mêmes pourtant, mais des bassins plus minces
Qui servent à peser les promesses des princes,
La foi de leurs traités, les modernes amours,
Les paroles d'honneur qu'on donne de nos jours,
Ces bruits, ces grands éclats de prompte renommée,
Dont le feu si brillant se dissipe en fumée.

Les bassins suspendus hésitent deux instants,
Leur légère amitié n'y tient pas plus long-temps,
Et le souffle du vent venant à la traverse,
La balance, en flottant, se tourne et se renverse.
On vit en ce moment dans le vague des airs
Errer des feux follets semblables aux éclairs,
Et le croissant pâlir; et cette nuit entière
Vénus de son étoile éteignit la lumière.

Mais en quittant les jeux pour conter des malheurs,
Suspendons nos récits et retardons nos pleurs :
Prêt à gravir les monts qui couronnent la plaine,
Le voyageur prudent s'assied et prend haleine.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

Ainsi, tous nos plaisirs sont vains et passagers,
Les ris ont leur fatigue, et les jeux leurs dangers ;
Le plus discret amour a sa folle imprudence.

Un jour de jeux publics, de festins et de danse,
Quand des ombres du soir l'horizon fut voilé,
Tout le peuple, à grands flots, sur la place assemblé
Regardait dans la nuit de brillantes fusées
Fuir en laissant au loin leurs traces embrasées,
Et mille et mille feux se jouaient dans les airs ;
L'un défiait la foudre, un autre les enfers :
Tout à coup, sort du toit d'une maison voisine
L'incendie apportant la mort et la ruine.
L'épouvante, les cris, la flamme, le tocsin,
Appellent, à grand bruit, guet, pompes, capucin :
Mais de l'embrasement réfléchi dans la nue
L'éclat annonce au loin l'effroyable étendue.
Le bal est remplacé par l'horreur et le deuil :
Ainsi tous nos plaisirs changent en un clin d'œil.
Mais l'amitié qui fuit et fait place à la haine,
Le scandale, les maux qu'une rupture entraîne,

Des changements humains c'est là le vrai tableau.
O mille fois heureux qui jusques au tombeau,
Sans injuste dépit, sans injustes alarmes,
Dans les mêmes amis trouve les mêmes charmes!

Artémise, tranquille au milieu de ces jeux,
Témoin de leurs plaisirs, en jouissait comme eux;
Rien n'avait ébranlé sa paisible indolence,
Et ce défaut si doux lui tient lieu de prudence.
Tel au bord de Saint-Cast, provoquant le destin,
D'Aiguillon retranché sur un sommet lointain,
Entre l'Anglais et nous vit flotter la victoire,
Et loin de tout péril se réserva la gloire.
Mais l'effort d'un torrent déracine un rocher.
Corinne à ce repos sut bientôt l'arracher.
On se plaît à les voir se défier, se craindre,
Se joindre, s'éviter au moment de se joindre:
La table les sépare, et ce vaste circuit,
Où l'on voit devant soi courir ceux que l'on fuit
Par les tours redoublés que chaque pas commence,
Est dans un court espace une carrière immense.

Un vase sur la table était encor resté
D'un art des Japonais dans la Saxe imité,
Rempli de cette glace aux hivers enlevée,
Que du feu des étés la terre a préservée.

Dans les dessins charmants qui régnaient à l'entour,
On eût vu les malheurs de ce funeste jour.
Apollon exilé de la céleste enceinte,
Oubliait tous les dieux pour le jeune Hyacinthe;
Mais d'un coup de son disque imprudemment lancé,
Ce malheureux enfant, à ses pieds renversé,
Tombe, et sur le gazon que le sang fertilise,
En le changeant en fleur, ce dieu l'immortalise.
Des biens qu'il a perdus, vain dédommagement;
Et quelles fleurs vaudraient les baisers d'un amant?
Ce vase qui semblait l'ouvrage du dieu même,
Au milieu de ces jeux en offre ainsi l'emblème.
Corinne, menaçant des yeux et de la voix,
Le soulève à deux mains qui tremblent sous le poids;
Artémise en frémit, la conjure, s'écrie,
Et du froid qu'elle craint se sent déjà saisie.
Mais vous, Graces, Amours, accourez, hâtez-vous,
Fléchissez du destin l'inflexible courroux.
Que dis-je! les Amours et les Graces légères
Réparent bien des maux, et n'en préviennent guères.
Corinne, dont la course eût devancé le vent,
Lève et penche le vase, et verse en l'élevant.
L'autre esquive, et son front touche contre le vase
A l'angle du contour qui termine sa base.

Avez-vous jamais vu dans un beau jour d'été

Une éclipse ravir au monde épouvanté
Les cieux, les champs, les bois, les cités, la lumière,
Et le riant aspect de la nature entière?
Tel aux cris douloureux dont les cœurs sont glacés,
Tous les jeux sont finis, tous les combats cessés:
On ne sait un moment qui des deux est atteinte,
Une égale douleur sur leurs fronts était peinte.
Mais Artémise court en face d'un miroir;
Son premier mouvement fut le soin de se voir;
Et de sa pâleur même encor plus alarmée,
Au bras de son amie elle tombe pâmée:
Vingt sonnettes alors précipitant leur son,
Font retentir l'effroi dans toute la maison;
Et cent voix parvenant aux chambres éloignées,
Appellent, à grands cris, ses femmes étonnées,
Qui laissant lentement leur souper commencé,
Savent en arrivant prendre un air empressé.
Lise vient en courant, Lise adroite et gentille,
A qui Minerve même a laissé son aiguille;
Et la vieille Manon qui souffle en la suivant,
Qu'Artémise auprès d'elle avait même au couvent,
Qui dit, en conseillant ce qu'on doit dire ou taire:
« Je connais bien madame », et ne la connaît guère,
Sert encor par honneur, n'a ni talent ni goût,
Et toujours s'empressant nuit et déplaît en tout;
Esther qui la suivait et qui l'a devancée,

Par les Graces instruite et sans cesse exercée,
Des moins souples cheveux sait varier le tour
Suivant l'intention, l'humeur, le ton du jour;
Met l'adresse aux billets, suit madame aux campagnes,
Détestée en secret de toutes ses compagnes.
Déjà, le vieux *Dimas*, tant soit peu médecin,
De la beauté mourante a découvert le sein;
Il lorgne, en usurpant un si doux privilège,
Deux roses qui semblaient éclore dans la neige.
Les invisibles nœuds et les rubans cachés
Sous de plus doctes mains sont bientôt détachés:
Le sang plus librement circule dans ses veines;
Son corset soutenu des plus souples baleines,
Abandonne, à regret, les trésors de l'amour
Aux baisers du zéphir et même à l'œil du jour:
Sur les bords où le Rhin roule ses flots superbes,
Les Germains consommés dans l'étude des herbes,
Ont l'art de les réduire en subtiles vapeurs,
Et composent une eau du pur esprit des fleurs:
C'est aux murs de Cologne où ce baume s'apprête,
De nos derniers exploits c'est la seule conquête,
Et de tous mes héros tous les flacons ouverts
Raniment Artémise en parfumant les airs.
Ainsi, dans ce jardin, sous la main qui l'arrose,
On voit se relever et le lis et la rose.
Mais déjà vous craignez que le ressentiment

Ne l'irrite, ou du moins ne l'aigrisse un moment.
O charmes de nos mœurs ! ô vertu de notre âge !
On ne se fâche plus d'un fâcheux badinage,
Et la plaisanterie aux temps de nos aïeux
Fut meilleure, on le sait, mais nous la prenons mieux.

Hélas ! pour amener cette grande rupture,
Il fallait renverser la mode, la nature,
Il fallait... mais je sens que ma lyre et ma voix
Ont besoin de repos une seconde fois.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

Cependant, la planète où la scène se passe,
Le globe de la terre avançait dans l'espace;
Il a fait sur son axe un grand tiers de son tour,
Et l'hémisphère obscur allait s'offrir au jour.
De reflets argentés l'horizon se colore,
Une clarté douteuse a prévenu l'aurore;
Les objets, revêtus de ses sombres pâleurs,
Montrent déjà leur forme, et non pas leurs couleurs.
Les travaux renaissaient dans les champs, dans les villes;
Et le sommeil, fuyant les humbles domiciles,
Rentre dans les palais, où, dans plus d'un réduit,
Jusqu'au milieu du jour il retrouve la nuit.
Jeunes beautés, voici les heures fortunées
Sous le nom du sommeil à l'amour destinées:
Ah! pressez les instants de vos riants adieux;
Il faut se séparer pour se rejoindre mieux.
Leurs regards sont remplis des plus tendres promesses;
Leurs cheveux détachés tombaient en longues tresses;
Ce désordre charmant ressemblait au hasard;
Mais l'art de leur toilette est détruit avec art.

Hélas ! on oubliait un oracle terrible ;
Et dans un tel moment aurait-on cru possible,
Quand l'essaim des plaisirs promet de nouveaux jeux,
De brouiller ces amis, de rompre de tels nœuds ?
Les cartes toutefois l'ont prédit dès la veille ;
Adorons les destins, et prêtez-moi l'oreille.

Il est un monstre affreux qui choisit son séjour
Aux antres où jamais n'a pénétré le jour,
Qui la nuit, en tous lieux, errant dans les ténèbres,
Peuple l'obscurité de fantômes funèbres,
Du vide des tombeaux fait sortir les esprits ;
Change un souffle de vent en formidables cris,
Une ombre en assassin, un buisson en armée,
Mais aux yeux attentifs il se perd en fumée ;
Il se nomme la peur : autrefois les mortels
L'encensaient, et le sang arrosa ses autels.
Aujourd'hui, demandez à toutes vos maîtresses,
Des Agnès aux Saphos, des Laïs aux Lucrèces ;
Il est encor plus grand qu'autrefois, et les soirs
Il se promène, il erre au fond de leurs boudoirs ;
Et si les feux du ciel et les bruits du tonnerre
Ont rompu de la nuit le calme solitaire,
O quel est son pouvoir sur les pâles humains !
Églé sautant du lit, court, ses jupons en mains ;
L'incrédule tremblant, et son drap sur sa tête,

Trouve Dieu dans son cœur, au fort de la tempête,
Et les jeunes époux que ce trouble saisit,
Par la frayeur glacés, se serrent dans leur lit.

Ce spectre de la peur, sous les yeux d'Artémise
Se présente, et voici la forme qu'il a prise :
Un voile, à vastes plis, de son front descendait,
Un saint et long rosaire à son côté pendait;
Ce voile, au gré du vent, se relève ou s'abaisse,
En laissant sur son sein voir la croix d'une abbesse.
C'était, n'en doutez pas, celle de *Bon-Secours*,
Qui s'avance, et lui tient ce terrible discours :
« Dans votre jeune cœur les plus futiles craintes
« Ont été par mes soins profondément empreintes;
« Mais des prédictions, et des pressentiments
« Vous annoncent ici d'affreux événements.
« Dès que le jour naissant chassera les ténèbres,
« Partez, et raisemblez tous les docteurs célèbres,
« Les *Pomme*, les *Mesmer*, les *Barthez*, les *Printemps*;
« Hâtez-vous, ces gens-là ne guérissent qu'un temps,
« Hâtez-vous, prévenez les célestes menaces. »
Il dit, et disparaît, et laisse sur ses traces
Tous ces maux renommés sous les noms de vapeur,
Ces mouvements de nerfs, ces battements de cœur,
Ces frissons où l'effroi devient le danger même.
Elle, près d'obéir à cet ordre suprême,

Jette sur son époux le plus tendre regard,
Et d'une voix tremblante annonçant ce départ.
Combien elle en gémit dans le fond de son ame!
Elle est de ce palais et la nymphe et la dame;
Et vous savez trop bien que nos frivoles mœurs
Dans leur douce licence ont encor leurs rigueurs;
Il faut, ainsi le veut la décence cruelle,
Qu'elle seule partant, tout reparte avec elle.
O décence! c'est toi qui gouvernes Paris,
Capricieuse arbitre et des pleurs et des ris,
Souvent prude, souvent aussi plus indulgente,
Sous les frêles réseaux d'une gaze changeante,
Ne voilant presque rien, laissant voir ton sein nu,
Mais tenant à la main un masque de vertu.
D'abord, on se récrie: on concevait à peine
Un dessein si fâcheux, une alarme si vaine.
Faut-il quitter des lieux si chers à leurs désirs?
La peur doit-elle faire envoler les plaisirs?
Le jour devait sept fois succéder à l'aurore,
Et dans les mêmes jeux les retrouver encore;
Et, si l'on ne prévient ce funeste départ,
Les plaisirs de sept jours, sont remis au hasard!
Mais ces grandes raisons, chacun les dissimule:
On oppose à sa peur la peur du ridicule;
Les fêtes qu'on attend, les amis invités,
Ces nombreux bribis si gaîment projetés.

Un mot de son époux a seul plus d'éloquence ;
Il le dit en secret, elle hésite en silence....

Quand du flambeau du jour ou de l'astre des nuits,
Aux fentes d'un volet les rayons introduits
D'une onde transparente ont touché la surface,
Ou d'un trumeau dans l'ombre ont effleuré la glace,
Si par quelque hasard ce vase, ou ce miroir
Dans cette obscurité viennent à se mouvoir,
Des mobiles reflets la lueur incertaine
Du parquet au plafond se joue et se promène,
Vient, fuit, et, dans ses jeux rapides et croisés,
Frappe et refrappe encor tous les murs opposés ;
Ainsi, notre indolente encor mal décidée
Passe de crainte en crainte, et d'idée en idée :
Mais au plus triste choix son esprit s'est fixé,
Et l'arrêt du départ est enfin prononcé.

Muses, divinités de tous mes sacrifices,
Si j'ai de vos concerts préféré les délices,
Aux jeux de la fortune et du monde et des cours,
Maintenant, j'ai besoin de tout votre secours !
Haussez ma voix, quittons enfin le badinage
Pour chanter la douleur, la colère, la rage
Peinte sur tous les fronts, sortant de tous les yeux.
A cet arrêt fatal, un cri séditieux,
Et des rires moqueurs.... mais ne dois-je pas craindre

De rallumer un feu que je voudrais éteindre,
D'envenimer le mal que je voudrais guérir,
En rappelant ici ce fâcheux souvenir?

Et ces jeunes amis, ces modernes Achilles,
Ce Nestor des soupers, ces trois jeunes Sibylles,
Qui, chaque soir, cherchant l'avenir incertain,
Dans les débris du jeu font parler le destin;
Et ces époux tracés sous mes crayons fidèles,
Du bon goût, du bon ton les plus parfaits modèles;
Tous enfin dans mes vers reconnaissant leurs traits,
Peuvent, en souriant, avouer leurs portraits;
Tous avaient conservé dans ce désordre même
Ce ton si renommé, ce mérite suprême:
Mais de quelles couleurs peindre leur changement,
Et comment raconter ce grand évènement?

Eux-mêmes, alarmés de leur nouvelle audace,
Reprenaient de ce ton l'enjoûment et la grace.
Valmir, plus empressé, plus vif, plus séduisant,
Jusque dans son chagrin, soigneux d'être amusant,
Joint la plaisanterie, ensemble, et la prière,
Et veut de ses frayeurs l'accuser la première;
Mais elle s'indignait de leur sécurité;
La langueur disparaît de son front irrité,
Elle sourit de rage à ces plaisanteries,
Et la nymphe devient l'une des trois furies.
Le chagrin les conduit au même emportement,

Et perdant, sans retour, un espoir renaissant,
Les plaintes, et bientôt les reproches, l'injure
Dont l'aiguillon demeure au fond de la blessure....
Quoi, l'injure? oui, l'injure, et ce ton si vanté,
Plus fin que l'atticisme et que l'urbanité.
Quand au fond de nos cœurs nos passions émues
S'éveillent en sursaut, se montrent toutes nues,
Au moindre mouvement d'un secret intérêt,
Ce ton s'évanouit, cette fleur disparaît;
Tout est peuple, et la cour, la ville, le village;
Le dais et le comptoir ont un même langage.
Le vieux seigneur *Dimas*, frappé d'étonnement,
Va, vient, parle, s'oppose à cet emportement;
« Et qu'est-ce qu'on dira? Dès demain par la ville?
« Tout ceci va courir sur l'air d'un vaudeville.
« Vous qui depuis deux ans, donnez le ton du jour;
« Depuis deux ans, ce sont deux siècles à la cour!
« Vous allez, de vos mains, renverser votre empire;
« Un ridicule, un rien, un tort peut le détruire.
« Qu'un éternel secret, entre nous concerté,
« Dérobe ce plaisir à la malignité. »
Les vents ont emporté tous les conseils d'un sage,
Déjà, l'ordre fatal est donné dans la rage:
Les cochers réveillés se lèvent en jurant,
Un camp surpris n'est pas dans un trouble si grand;
Et lorsque les Anglais, au plus froid de l'année,

Parurent tout à coup dans la Hesse étonnée,
Avec moins de désordre, on vit nos grenadiers,
Et nos filles de joie, et nos saints aumôniers
Inonder les chemins, déserter les villages,
Nos deux cents généraux plier vite bagage,
Tout se hâter, tout fuir jusqu'aux murs de *Frizlar*,
Où, joignant la valeur, et la constance et l'art,
Se jouant des périls, et de son sang prodigue,
Narbonne à ce torrent sut poser une digue,
Et du nom de *Frizlar* son nom fut couronné.
Mais déjà le château demeure abandonné,
Et l'aube du matin voit fuir de ces contrées
Les amours en courroux, les grâces éplorées.
Vous donc qui, dans les jours du plus riant été,
Recueillez tous les fruits de la maturité,
Vous leur commune amie, en leur haine insensée,
Osez entre vos mains prendre le caducée;
Ce traité, je le sais, offre plus d'un écueil;
Il faudrait un *d'Avaux*, un *d'Estrade*, un *Breteuil*:
Il faut, à leur exemple, et contredire et plaire,
Eclairer l'intérêt, désarmer la colère;
Mais vos séductions égalent leurs travaux;
Vous qui sûtes, parfois, accorder vingt rivaux,
Venez, et parmi nous ramenez sur vos traces
La paix et l'amitié, ces compagnes des grâces.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER CHANT.

DISCOURS EN VERS,

SUR LES DISPUTES.

Vingt têtes, vingt avis; nouvel an, nouveau goût:
Autre ville, autres mœurs; tout change, on détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voisin pense;
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance.
Mais ne dispute point: les desseins éternels,
Cachés au sein de Dieu, sont trop loin des mortels.
Le peu que nous savons d'une façon certaine
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine.
Le monde est plein d'erreurs; mais de là je conclus
Que prêcher la raison n'est qu'une erreur de plus.

En parcourant au loin la planète où nous sommes,
Que verrons-nous? Les torts et les travers des hommes.
Ici, c'est un synode, et là, c'est un divan;
Nous verrons le muphti, le derviche, l'iman,
Le bonze, le lama, le talapoin, le pope,
Les antiques rabins, et les abbés d'Europe,
Nos moines, nos prélats, nos docteurs agrégés;
Êtes-vous disputeurs, mes amis? Voyagez.

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre;
Qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre;

Qu'à Paris, au palais, l'honnête citoyen
Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen;
Qu'au fond d'un diocèse un vieux prêtre gémisse
Quand un abbé de cour enlève un bénéfice;
Et que dans le parterre un poëte envieux
Ait, en battant des mains, un feu noir dans les yeux,
Tel est le cœur humain : mais l'ardeur insensée
D'asservir ses voisins à sa propre pensée,
Comment la concevoir? Pourquoi, par quel moyen
Veux-tu que ton esprit soit la règle du mien?

Je hais sur-tout, je hais tout censeur incommode,
Tous ces demi-savants gouvernés par la mode,
Ces gens qui, pleins de feu, peut-être pleins d'esprit,
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit;
Un peu musiciens, philosophes, poëtes,
Et grands hommes d'État formés par les gazettes;
Sachant tout, lisant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediraient *Voltaire* sur le goût,
Montesquieu sur les lois, *de Brogli* sur la guerre,
Ou la jeune d'*Egmont* sur le talent de plaire.

Voyez les s'emporter sur les moindres sujets,
Sans cesse répliquant sans répondre jamais.
« Je ne cèderais pas au prix d'une couronne...
« Je sens.... le sentiment ne consulte personne...
« Et le roi serait là.... Je verrais là le feu...
« Messieurs, la vérité mise une fois en jeu,

« Il ne m'importe point de plaire ou de déplaire.... »

C'est bien dit : mais pourquoi cette morale austère ?
Hélas ! c'est pour juger de quelques nouveaux airs,
Ou des deux *Poinsinet* lequel fait mieux des vers.

Auriez-vous, par hasard, connu feu monsieur d'Aube
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube ?
Contiez-vous un combat de votre régiment ?
Il savait mieux que vous où, contre qui, comment.
Vous seul en auriez eu toute la renommée,
N'importe, il vous citait ses lettres de l'armée ;
Et *Richelieu* présent, il aurait raconté
Ou Gênes défendue, ou Mahon emporté.
D'ailleurs, homme de sens, homme d'un vrai mérite ;
Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
L'on, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardait, en l'écoutant, un silence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,
Près de l'injurier, le quitter, de furie ;
Et, rejetant la porte à son double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
Ses neveux, qu'à sa suite attachait l'espérance,
Avaient vu dérouter toute leur complaisance.
Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir,
Lui dit : « Mon médecin me défend de vous voir ; »

Et, parmi cent vertus, cette unique faiblesse
Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon, la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté sans avoir contredit;
Et tout près d'expirer, gardant son caractère,
Il faisait disputer le prêtre et le notaire.

Que la bonté divine, arbitre de son sort,
Lui donne le repos que nous rendit sa mort,
Si du moins, il s'est tu devant ce grand arbitre!

Un jeune bachelier, bientôt docteur en titre,
Doit, suivant une affiche, un tel jour, en tel lieu,
Répondre à tout venant sur l'essence de Dieu.
Venez-y, venez voir comme sur un théâtre,
Une dispute en règle, un choc opiniâtre,
L'enthymème serré, les dilemmes pressants,
Poignards à double lame, et frappant en deux sens,
Et le grand sillogisme en forme régulière,
Et le sophisme vain de sa fausse lumière,
Des moines échauffés; vrai fléau des docteurs,
De pauvres Hibernois complaisants disputeurs,
Qui, fuyant leur pays pour les saintes promesses,
Viennent vivre à Paris d'arguments et de messes;
Et l'honnête public qui, même écoutant bien,
A la saine raison de n'y comprendre rien.

Voilà donc les leçons qu'on prend dans vos écoles!

Mais tous les arguments sont-ils faux ou frivoles?
Socrate disputait jusque dans les festins,
Et tout nu quelquefois, argumentait aux bains.
Était-ce dans un sage une folle manie?
La contrariété fait sortir le génie.
La veine d'un caillou recèle un feu qui dort,
Image de ces gens, froids au premier abord;
Et qui dans la dispute, à chaque repartie,
Sont pleins d'une chaleur qu'on n'avait point sentie.
C'est un bien, j'y consens. Quant au mal, le voici.
Plus on a disputé, moins on s'est éclairci.
On ne redresse point l'esprit faux, ni l'œil louche:
Ce mot, j'ai tort, ce mot nous déchire la bouche.
On s'aigrit, on s'irrite, et c'est battre le vent;
Chacun dans son avis demeure comme avant.
C'est mêler seulement aux opinions vaines
Le tumulte insensé des passions humaines.
Le vrai peut quelquefois n'être point de saison;
Et le plus grand des torts c'est d'avoir trop raison.

Autrefois, la Justice et la Vérité nues
Chez les premiers humains furent long-temps connues;
Elles régnaient en sœurs: mais on sait que depuis
L'une a fui dans le ciel, et l'autre dans un puits.

La vaine opinion règne sur tous les âges.
Son temple est dans les airs, porté sur les nuages;
Une foule de dieux, de démons, de lutins
Sont au pied de son trône; et, tenant dans leurs mains
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin sous des verres d'optique.
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers
En bulles de savon, sont épars dans les airs;
Et le souffle des vents y promène sans cesse
De climats en climats, le temple et la Déesse.
Elle fuit et revient. Elle place un mortel,
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.
Le jeune Antinoüs eut autrefois des prêtres.
Nous rions maintenant des mœurs de nos ancêtres;
Et qui rit de nos mœurs ne fait que prévenir
Ce qu'en doivent penser les siècles à venir.
Une beauté frappante et dont l'éclat étonne,
Les Français la peindront sous les traits de *Brionne*,
Sans croire qu'autrefois un petit front serré,
Un front, à cheveux d'or, fut souvent adoré.
Ainsi, l'opinion changeante et vagabonde
Soumet la beauté même, autre reine du monde.
Ainsi, dans l'univers ses magiques effets,
Des grands évènements sont les ressorts secrets.
Comment donc espérer qu'un jour aux pieds d'un sage
Nous la voyons tomber du haut de son nuage,

Et que la Vérité, se montrant aussitôt,
Vienne au bord de son puits voir ce qu'on fait en haut?

Il est pour les savants et pour les sages même
Une autre illusion : cet esprit de système
Qui bâtit, en rêvant, des mondes enchantés,
Et fonde mille erreurs sur quelques vérités.
C'est par lui qu'égarés après de vaines ombres,
L'inventeur du calcul chercha Dieu dans les nombres;
L'auteur du mécanisme attacha follement
La liberté de l'homme aux lois du mouvement;
L'un, du soleil éteint veut composer la terre;
« La terre, dit un autre, est un globe de verre. »
De là, ces différents soutenus à grands cris;
Et souvent, sur un tas d'inutiles écrits,
La dispute s'assied dans l'asile du sage.

La contrariété tient souvent au langage;
On peut s'entendre moins, formant un même son,
Que si l'un parlait basque; et l'autre, bas-breton.
C'est là, qui le croirait? un fléau redoutable;
Et la pâle famine, et la peste effroyable
N'égalent point les maux et les troubles divers
Que les malentendus sèment dans l'univers.

Peindrai-je des dévots les discordes funestes,
Les saints emportements de ces ames célestes?

Le fanatisme, au meurtre excitant les humains,
Des poisons, des poignards, des flambeaux dans les mains ;
Nos villages déserts, nos villes embrasées,
Sous nos foyers détruits nos mères écrasées,
Dans nos temples sanglants, abandonnés du ciel,
Les ministres rivaux égorgés sur l'autel;
Tous les crimes unis, meurtre, inceste, pillage,
Les fureurs du plaisir se mêlant au carnage,
Sur des corps expirants d'infâmes ravisseurs
Dans leurs embrassements reconnaissant leurs sœurs;
L'étranger dévorant le sein de ma patrie,
Et sous la piété déguisant sa furie ;
Les pères conduisant leurs enfants aux bourreaux,
Et les vaincus toujours traînés aux échafauds?....
Dieu puissant! permettez que ces temps déplorables,
Un jour, par nos neveux, soient mis au rang des fables.

Mais je vois s'avancer un fâcheux disputeur ;
Son air d'humilité couvre mal sa hauteur ;
Et son austérité, pleine de l'Évangile,
Paraît offrir à Dieu le venin qu'il distile.
« Monsieur, tout ceci cache un dangereux poison;
« Personne, selon vous, n'a ni tort, ni raison;
« Et, sur la vérité n'ayant point de mesure,
« Il faut suivre pour loi l'instinct de la Nature! »
« —Monsieur, je n'ai pas dit un mot de tout cela....»

« —Oh! quoique vous ayez déguisé ce sens-là,
« En vous interprétant, la chose devient claire.... »
Mais en termes précis, j'ai dit tout le contraire.
Cherchons la vérité, mais d'un commun accord;
Qui discute a raison, et qui dispute a tort.
Voilà ce que j'ai dit; et d'ailleurs, qu'à la guerre,
A la ville, à la cour, souvent il faut se taire.....
« Mon cher monsieur, ceci cache toujours deux sens;
« Je distingue... » Monsieur, distinguez, j'y consens.
J'ai dit mon sentiment, je vous laisse les vôtres,
En demandant pour moi ce que j'accorde aux autres...
« Mon fils! nous vous avons défendu de penser;
« Et, pour vous convertir, je cours vous dénoncer. »

Heureux! à trop heureux qui, loin des fanatiques,
Des causeurs importuns et des jaloux critiques,
En paix, sur l'Hélicon pourrait cueillir des fleurs!
Tels on voit dans les champs de sages laboureurs,
D'une ruche irritée évitant les blessures,
En dérober le miel à l'abri des piqûres.

FIN DU DISCOURS SUR LES DISPUTES.

ENVOI

DU DISCOURS SUR LES DISPUTES,

A MADAME ***

Un jour, on disputait sur ce qui plaît d'abord,
Et qui plaît toujours davantage.
L'un dit ; C'est un air noble. — Oh ! non, vous avez tort,
C'est un air fin. — Et moi, j'aimerais fort
Un air de volupté joint avec un air sage.
On citait, on nommait, on disputait encor
Quand on vous vit paraître, et parler et sourire :
Messieurs, voilà ce que j'ai voulu dire,
S'écrièrent tous trois ! Ils parurent d'accord,
Sans cesser de se contredire.

ÉPÎTRES.

ÉPÎTRES.

A M. DE CHA....,

SUR LE RENVERSEMENT DE MA FORTUNE.

Eh quoi! dans mon malheur, c'est moi qui vous console!
Qu'à donc de si cruel l'honnête pauvreté?
La fortune me quitte et ne m'a rien ôté :
Qu'elle vienne, qu'elle s'envole,
Mon sort ne dépend point de sa légèreté.
Tant qu'a duré sa faveur passagère,
J'en ai joui : j'ai vécu très heureux;
Je la perds, sans trouver mon destin rigoureux;
Et comme on voit partir une aimable étrangère,
Qui nous a plu beaucoup, sans nous rendre amoureux.
N'essayez point d'affermir mon courage
Par ces illusions, le trésor du bel âge.
J'ai vu, de près, la suprême grandeur,
Et le Crédit, enfant de la faveur,
Et la Richesse, idole du vulgaire,
Et l'Espérance, agréable chimère,
Qui va, cherchant un bien imaginaire,

De rêve en rêve, et d'erreur en erreur.
En plein midi, dans un vaste parterre,
De tous côtés au soleil exposé,
Si vous voyez un taillis solitaire
Où les zéphyrs ont fui l'air embrasé,
Vous y courez, vous jouissez d'avance
D'un air plus pur, de l'ombre, du silence,
Et du plaisir de respirer en paix;
Vous arrivez sous ce feuillage épais;
Vous admirez ces ombrages tranquilles;
Mais d'humides vapeurs et d'odieux reptiles
Vous forcent aussitôt à vous en arracher;
Les dieux des bois craignent d'en approcher.
C'est un tableau des illusions vaines;
On dit de loin: « Ah! qu'on est heureux là. »
Nous y courons, et ce n'est plus cela.
Notre plus beau succès vaut rarement nos peines.
Ce n'est ni par orgueil, ni par austérité,
Qu'au sein de la richesse et des plaisirs d'Athènes,
Socrate chérissait sa noble pauvreté:
Toujours environné d'une foule choisie,
Dînant chez Périclès, soupant chez Aspasie,
Employant, il est vrai, mais sans fiel, sans aigreur,
Sa piquante ironie à confondre l'erreur;
Pardonnant presque tout aux graces du jeune âge,
Lui-même s'étonna qu'un Dieu l'eût nommé sage.

Je croirais, en aveugle, à son autorité.
» Remarquez, disait-il, l'alliance éternelle,
« De la Douleur et de la Volupté;
« Ce sont deux sœurs : l'une à l'autre fidèle;
« Quand l'une vient, l'autre suit; et nos maux
« Naissent de nos plaisirs, nos biens de nos travaux. »
Demandez-vous un sage plus austère ?
Voyez Caton, ce fier républicain,
Il s'enivrait, le fait est très certain,
Mais en causant de quelque grande affaire :
Car, à sa soif, il buvait de l'eau claire,
A son repas, il mordait dans son pain,
Son appétit cessait avec sa faim *.
Le vil abri d'un mur où croissait l'herbe,
Un simple toit alongé d'un auvent,
S'il défendait de la neige ou du vent,
Lui paraissait une maison superbe;
Un vieux manteau dont il se pût vêtir,
Était pour lui de la pourpre de Tyr.
Inébranlable en ce mâle système,
De la vertu, retranchant l'honneur même;
Faisant le bien sans l'attrait du plaisir,
La volupté n'effleura point son ame,
Et de Vénus, quand l'appas triomphant

* *Hoc erula victrice famen*, etc. (LUCAIN.)

L'aiguillonnait à caresser sa femme,
C'était un citoyen qui créait un enfant.
Le beau modèle ! le grand homme !
Hélas ! ce n'est pas lui que j'aurais imité ;
Il le fut peu, même dans Rome :
C'est beaucoup dans Paris que de l'avoir cité ;
Quiconque n'est pas faible y passe pour extrême.
Cherchons ailleurs : j'ai consulté
Ceux qui cherchent la vérité
Sous les ombrages d'Académe * ;
Ceux qui, dans la mollesse et dans l'oisiveté,
Couchés sous les berceaux où rêvait Épicure,
Prévenaient, irritaient l'instinct de la nature ;
Les enfants plus chéris de ce maître vanté,
Qui possédaient l'art de la jouissance,
Ménageaient leurs plaisirs, et dans la tempérance,
Ne cherchaient que la volupté ;
Ceux même qui suivaient les leçons d'Aristipe,
Ne laissant aux humains de règle, de principe,
Que l'intérêt. J'ai fréquenté
Le stoïque pareil au marbre du portique ;
J'ai vu, dans son tonneau, le cynique effronté ;
Et mon opinion a souvent hésité
Dans les balances du sceptique.

* *Inter silvas Academi quærere verum.* (Hor. épît. 2, liv. 1.)

Ils ont, sur le bonheur, tout dit, tout réfuté ;
Ils ont, par cent chemins, conduit à la sagesse :
Mais dans leur contrariété
Quelques uns ont craint la richesse,
Aucun n'a craint la pauvreté.
Vous-même que mon cœur choisirait pour modèle,
La fortune pour vous ne peut être cruelle ;
Heureux par vos vertus, quel que soit votre sort,
On vous verra descendre, ou monter sans effort ;
Toujours quelque raison vous rendra content d'elle :
Le repos est si doux et la gloire est si belle !
O combien la nature est féconde en plaisirs ?
L'hiver a ses beaux jours, et l'été ses zéphirs.
Dans ces affreux climats où règnent les deux ourses,
Où l'Océan glacé par de tristes hivers,
Est immobile et sourd aux sifflements des airs ;
Où les fleuves, six mois, s'enferment dans leurs sources ;
Où la nuit, d'un seul voile, embrasse deux saisons ;
Quand les Lapons, sous terre, ont creusé leurs maisons,
Ils vivent, sont heureux, et chantent sous la glace ;
Ils savent affronter les climats, et souvent
Un fragile traîneau, plus léger que le vent,
Fuit, vole, et de la neige effleure la surface,
Sans laisser en fuyant une invisible trace.
Ces effroyables lieux ont même leur beauté ;
Souvent, dans les horreurs de cette obscurité,

Des rayons du matin la nuit semble parée ;
L'aurore, de feux entourée,
Loin de son humide séjour,
Se montre sans ouvrir la barrière du jour,
Et, dans les cieux, quelque temps égarée,
Couvre de ses rubis les antres de Borée.
Cependant, les zéphirs sortent d'un long sommeil,
Et l'onde blanchissante annonce leur réveil ;
Le jour, pendant six mois, ne descend plus sous l'onde ;
L'horizon tout entier sert de route au soleil ;
Il semble, sur les flots, voguer autour du monde,
L'automne et le printemps confondent leurs trésors,
Tant les cieux ont versé de bienfaits sur ces bords !
Tant, d'un soin maternel, la nature partage,
Entre tous ses enfants, son immense héritage !
Dans ces climats si durs, si rigoureux,
Je m'instruisais par cette grande image ;
Je méditais le grand art d'être heureux,
Quand mon destin, d'accord avec mes vœux,
Me conduisait non loin de ce rivage :
L'astre inconstant sous lequel je suis né,
Des biens aux maux m'a souvent promené ;
Mais aux événements ployant mon caractère,
En jouissant de tout, rien ne m'est nécessaire.
Dès que j'ai vu l'espérance me fuir,
J'ai suspendu ma course volontaire ;

J'ai, dans un sort nouveau, pris un nouveau plaisir,
Et mon repos forcé devient un doux loisir.
Heureux par cette humeur sagement inconstante,
C'est la facilité qui m'invite et me tente.
Quand de jeunes beautés m'ont pris dans leurs filets,
En m'offrant chaque jour une vaine espérance;
De leur facilité la trompeuse apparence
Était le piège où je courais.
Un enfant se jouait de ma philosophie:
Et ma sagesse alors devenait ma folie.
Hélas! vous le savez, échapé de mes fers,
J'aime le souvenir des maux que j'ai soufferts;
Ce que je crains, c'est l'ennui du rivage;
Plus d'une fois, j'ai regretté l'orage,
Les caprices, les jeux du perfide élément,
Et le plaisir d'éviter un naufrage:
Est-il vrai que nos cœurs ont besoin d'un tourment?
Un jour une actrice fameuse *
Me contait les fureurs de son premier amant;
Moitié riant, moitié rêveuse,
Elle ajouta ce mot charmant:
«Oh! c'était le bon temps, j'étais bien malheureuse!»
Mais revenons à mon adversité
Que j'oubliais. Quand la fable, ou l'histoire
Vous ouvre, tour à tour, le temple de mémoire,

* Mademoiselle Arnould.

Voyez-vous que la pauvreté
Fût jamais un obstacle à l'immortalité ?
Ulysse nu, dépouillé par Neptune,
Est immortel : un pauvre l'a chanté.
Et dans ce siècle même où le luxe effronté
Rend l'avarice si commune,
En craignant, d'injustes mépris,
La pauvreté se cache et méconnaît son prix.
Tu devins immortel, sans appui, sans fortune,
Toi, mon premier ami ; toi, qui cherchas Vénus *
Sur des rivages inconnus :
Et par-delà les monts Caucases,
L'inconstante Vénus dont l'orbite et les phases
Se dérobaient à nous dans le vague des cieux,
Et nous semblaient errer, par l'erreur de nos yeux.
Non, l'or de la toison n'eût point causé tes peines ;
Jamais on n'a vu ton vaisseau,
Ni reployer sa voile aux bords de Calipso,
Ni ralentir sa course, à la voix des sirènes.
Enflammé pour la gloire et pour la vérité,
Dans ces nobles travaux, ton cœur n'a redouté
Ni les déserts glacés, ni ces forêts profondes
D'où l'aigle de Moscou fait fuir la liberté,

* L'abbé Chappe d'Auteroche, de l'Académie des sciences de Paris, mort en Californie, où il avait été pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil.

Ni le tropique en feu sous un ciel irrité :
Ton courage étonna, tour à tour, les deux mondes.
Mais, hélas ! où t'offrir mes pleurs ?
Où parer ton cercueil de cyprès et de fleurs ?
Sur quelle rive désolée
Trouverais-je le bois où, sans soins, sans honneurs,
S'élève dans l'oubli ton humble mausolée ?
Du moins, en expirant sur ce funeste bord,
Tu jouis d'un succès acheté par ta mort ;
Tes yeux éteints cherchaient un reste de lumière,
Pour ravir au trépas le plus beau de tes jours,
Et tes mourantes mains nous ont tracé le cours
De Vénus éclipsée à ton heure dernière.
Tel est de vos concerts le pouvoir enchanteur,
Muses, filles du ciel ! recevez mon hommage :
En éternisant ma douleur,
Vous m'en ferez chérir l'image.
Muses ! je vous dois tout. Si j'obtiens le suffrage
De ce ministre heureux et regretté *,
Honneur du ministère, et que l'exil honore,
Que, pendant sa faveur, je n'ai jamais chanté,
Ce fut un de vos dons. Si quelquefois encore
Dans mon obscurité me croyant inconnu,
A mon seul nom, je me vis prévenu,

* M le duc de Choiseul.

Je dus à vos bienfaits cette heureuse surprise.
On prétend aujourd'hui que le sage méprise
Ce mouvement de vanité :
Je ne sais, mais Horace a, lui-même, conté
Que lorsqu'il traversait la place,
S'il entendait quelqu'un disant à son côté :
« Voyez-vous cet homme qui passe ?
« Regardez vite, c'est Horace ! »
Aussitôt, dans une hymne, à vos autels chanté,
O Muses ! il vous rendait grace *.
Laissons aux favoris leur puissance et leur or :
Cette once de fumée est pour nous un trésor.
J'avais fini, non sans quelque paresse ;
Cette épître où mes vers coulent en liberté ;
Horace, au sein de la mollesse,
En respirant la volupté,
Par sa morale enchanteresse,
Affermissait mon cœur contre l'adversité.
Mais un jeune immortel m'a pris sous son égide ;
Un prince **, ami des arts et de la vérité,
Accorde à ma muse timide
Un bienfait non sollicité.

* *Totum muneris hoc tui est,*
Quod monstror digito prætereuntium.
(Hor. Ode. 3 l. 4.)

** Monsieur, frère du roi.

La fortune revient à sa voix souveraine,
Fixer de mes destins la balance incertaine;
Les vents ne l'agiteront plus,
Et, lorsque j'ai perdu Mécène,
J'ai retrouvé Germanicus.

A MADAME LA Cᵉˢˢᵉ D'EGMONT,

AU BAL.

Beau masque, on vous connaît : la preuve, la voici.
Vous êtes et belle, et jolie ;
Et pourtant la nature oublie,
Sur chacun de vos yeux, la moitié d'un sourcil.
Ce caprice a même son charme,
L'amour a su s'en faire une arme ;
Et n'a-t-il pas souvent blessé
En se servant d'un arc cassé ?
Vous savez bien que votre oreille,
A le renom d'une merveille ;
Dans vos yeux noirs, tout se peint vivement,
La rougeur aisément colore votre joue ;
Et dans ce visage charmant,
Il n'est pas un trait qui ne joue
Et n'ait l'expression de quelque sentiment.
Vos lèvres sont faites de rose :
Trop petite est celle d'en haut,
Sa forme naturelle est d'être demi-close,

Et l'agrément naît du défaut.
Plus éclatant que l'albâtre, ou l'ivoire,
Votre col a plus de beauté,
Inspire plus de volupté,
Que ce cygne fameux, d'amoureuse mémoire.
Un jour, vous faisiez un serment,
Votre main pressait doucement
Votre gorge qu'on ne voit guère.
Alors, votre robe légère
En marqua bientôt le contour :
Les Dieux que vous juriez, soupirèrent d'amour,
Et les déesses, de colère.
Beau masque, sont-ce là vos traits ?
Tous vos défauts y sont, et peu de vos attraits :
La louange et la flatterie
Ne sont point la langue du bal;
Et je vous ai peint tout le mal
Qu'a découvert en vous l'œil perçant de l'envie.

A LA MÊME,

AUX EAUX DE FORGES.

Aux bords de ces tristes fontaines,
Où les fièvres et les migraines
Se rassemblent tous les printemps,
Parmi des sots de toute espèce,
Quel art, quel Dieu, jeune comtesse,
Sème de fleurs tous vos instants?
Que de bizarres personnages!
Ce mousquetaire entre deux âges,
Les cheveux blancs, l'air étourdi,
Qui vous parlait d'une voix tendre,
Qui toujours paraissait attendre
Un regard qui l'eût enhardi;
Et ce marquis, à révérence,
Assez piquant par son silence,
Très froid, très méchant, très poli,
Mordant, sans paraître médire,
Ce qu'on nomme un pince-sans-rire;

Cet autre qui joint plaisamment,
L'importance à l'empressement;
Et ces abbés qui, par le coche,
Nous arrivaient leurs vers en poche :
Depuis que Gresset s'est jeté
Dans le fond de la Picardie,
Tout ce pays est infesté
Du vent de la métromanie.
Et puis, une vieillebeauté,
Présidente de qualité,
Entre méchante et doucereuse,
Entre dévote et langoureuse,
Offrant à Dieu langùissament,
Le chagrin d'être sans amant.
C'est en pareille compagnie
Que la jeune Septimanie (1)
Sut trouver de l'amusement,
Sans fausseté, sans ironie,
Sans y chercher malignement
Le rire amer du persiflage,
Et par un art bien plus charmant,
Que le plus charmant badinage,
C'est en tournant à volonté,
Tous ces gens à leur avantage;
Ils avaient tous leur bon côté.

* Madame d'Egmont.

Le pince-sans-rire a chanté *;
La vieille dévote a flatté ;
L'empressé s'est tant agité,
Que vos jeux, vos danses, vos fêtes,
A votre choix, se trouvaient prêtes ;
Un petit abbé boursoufflé,
A la comédie a soufflé.
Chacun a fait son personnage,
Vous avez ri, vous avez plu :
L'art de plaire est une vertu
Quand on en fait un tel usage.

* Le marquis de Noailles.

RÉPONSE

A MADAME BOURRET,

APPELÉE

LA MUSE LIMONADIÈRE,

SUR UN PORTRAIT DE Mme LA C^sse^ D'EGMONT.

Grand merci, madame Bourret,
Du portrait que vous avez fait;
On n'y trouve qu'un mot à dire,
C'est que vous lui donnez un air trop sérieux,
Cette jeune déesse aime beaucoup à rire.
Et ne savez-vous pas qu'Homère peint les Dieux,
Riant beaucoup sur la voûte des cieux,
Riant, à ce qu'il dit, d'un rire inextinguible;
Elle rit justement comme eux;
Tout le reste est on ne peut mieux;
La ressemblance en est visible.
Pour tout le reste du portrait,

Grand merci, madame Bourret.
Vous avez cependant trop donné dans la verve,
Quand vous l'avez peinte en Minerve,
Je sais qu'elle aime les héros;
Elle en est sœur, épouse, fille;
Mais elle embellit leur repos,
Et ne conduit point leurs travaux.
D'ailleurs, n'ayant jamais fait quatre points d'aiguille,
Son sein qu'amour a formé,
Ne fut jamais enfermé
Sous les serpents de la Gorgone;
Et les arts de Pallas, les métiers, les rouets
N'ont pas plus endurci ses doigts,
Que le bouclier de Bellone.
Parmi les Dieux qui vous sont si connus,
Cherchez donc quelqu'autre modèle,
Hébé, Flore, Psyché, Vénus,
Il n'en est point d'autre pour elle.
Pour tout le reste du portrait,
Grand merci, madame Bourret.
Il lui ressemble trait pour trait :
Cependant, vous l'avez vantée
D'un esprit de discussion,
Et ce trait l'a beaucoup flattée :
Mais comment serions-nous de votre opinion ?
Tout, dans ce charmant modèle,

. . . Est agrément
Ou sentiment;
Et lorsque sous les mains de la jeune immortelle,
La persuasion étend ses filets d'or,
C'est, je ne sais, quel charme encor;
Mais la discussion est trop froide pour elle;
Pour tout le reste du portrait,
Grand merci, madame Bourret,
On ne peut mieux trouver pour donner un bouquet.
Que désormais Apollon, s'il sommeille,
Pour votre café se réveille;
Que les Muses viennent s'asseoir,
Toutes les neuf, près de votre comptoir;
Sur-tout que Plutus soit logé dans le tiroir,
Et que l'Amour et les trois Graces
Ne viennent qu'à propos prendre chez vous des glaces.

A MADAME ***

Oui; mes jours sont abandonnés
Aux conseils que vous me donnez.
J'ai résolu, belle Sophie,
D'être sage; mais par ce mot,
Je n'entends point la maladie
Des élèves de Diderot,
Sages de l'Encyclopédie;
Réformateurs avantageux,
Sophistes toujours pleins d'eux-mêmes,
Qui s'en vont criant anathème,
A qui ne pense pas comme eux;
Et nous répétant que leur gloire
Va faire époque dans l'histoire.
Pardonnez; vous avez pris goût
A leur audace singulière,
Aimant en cela, comme en tout,
Moins la chose que la manière.
Pardonnez; je veux être franc.
Je hais encor plus la cabale,

Ennemie et non pas rivale,
Dont le chef est monsieur Le Franc.
De son ambition, couverte
Sous un zèle religieux,
Il ne remporte à tous les yeux,
Que le ridicule odieux
D'être hypocrite en pure perte.
Les pères prêchent à leur fils
Une sagesse plus commune;
Tous leurs éloges sont compris
Dans un mot: « Il a fait fortune. »
On se conduit bien sagement,
Quand aux genoux de leur idole,
On vit tristement, on immole
Tout plaisir, tout amusement.
J'abjure aussi cette Déesse;
Et ce que je nomme sagesse,
C'est d'avoir de la fermeté,
En conservant quelque souplesse;
D'unir avec habileté
La raison et la volupté;
Si parmi la foule importune,
On veut quelque temps se pousser,
Savoir bientôt y renoncer;
Et travailler pour la fortune
En apprenant à s'en passer.

A MADAME M.....

Quoi ! j'aurais pu vous offenser !
J'en gémis, je pleure, je tremble ;
Hélas ! je devais bien penser
Que les Graces, l'Amour, tout ce qui leur ressemble
Sont très faciles à blesser.
Un jour ce Dieu, couché sur des feuilles de rose,
Se réveille en faisant un cri :
Tout l'univers en sait la cause,
C'est qu'une feuille avait un pli.
Vous avez, ô vous que j'implore,
Sa beauté, sa malice, et son air de douceur ;
Souffrez que je compare encore
Votre colère à sa douleur.

A MADAME C....

Les Graces l'ont avoué,
Les amours ont dérobé
La ceinture de leur mère,
Pour la donner à Chloé.
On sait que le don de plaire,
Tout ce qui séduit les cœurs,
La brillante étourderie,
La gaîté, la rêverie,
Les sourires enchanteurs,
Tout ce qui dans la nature,
Pique, flatte, amuse, plaît,
Et donne un tendre intérêt,
Dépend de cette ceinture.
Sans ce vol, qu'auriez-vous eu ?
Ce grand œil noir bien fendu,
Tous ces traits, dont l'assemblage
Fait la régularité,
Vous auriez eu la beauté:
Un cœur droit, un esprit sage :

Avec tous ces beaux présents,
Dont les dieux vous ont parée,
On vous aurait admirée :
La troupe des Dieux enfants
Vous donna les agréments,
Et vous êtes adorée.

A LA MÊME,

AU JOUR DE L'AN 1758.

Ambition, vaine chimère,
Source de craintes et de maux;
Et toi, moins fatal au repos,
Mais non pas moins imaginaire,
Savoir, dont je fus occupé,
Enfin l'Amour m'a détrompé.
Un mot, un geste, un regard tendre,
Un doux sourire de Chloé,
Sont les honneurs qu'il faut attendre :
Le savoir, est de les entendre.
Chloé, qui savez embellir,
Par des graces toujours nouvelles,
La beauté trop froide sans elles,
Chloé, qui savez réunir
Les talents, et l'art d'en jouir;
Cette année où je vous ai vue,
Où mes transports vous ont émue,

Sans pouvoir assez vous fléchir,
Qu'est-elle dans ma destinée ?
La nommerai-je infortunée ?
Ah ! périsse l'instant fatal
Où, par une pitié cruelle,
Vous m'annonçâtes un rival
Absent, et souvent infidèle,
Maître pourtant de votre cœur,
Et qui s'oppose à mon bonheur !
Mais, si j'en ai bien fait l'étude,
C'est au pouvoir de l'habitude
Que votre cœur est arrêté.
Amour ! c'est toi seul que j'implore :
Donne, pour détromper Chloé,
Au nouvel amant qui l'adore,
Tout l'attrait de la nouveauté.
Permets une infidélité
Qui ne sera point une offense,
Si tu fais qu'au même moment,
Dans les bras d'un nouvel amant
Chloé retourne à la constance.

A LA MÊME.

Toi, que les tendres amours,
Pour le bonheur de tes jours,
Ont faite, sur leur modèle,
Aussi sensible que belle,
Tu m'aimes, j'en suis certain;
Tes yeux, ta bouche, ton sein
M'en ont donné plus d'un gage:
Et je doute seulement,
Si j'en croirai davantage
Tes baisers ou ton serment.
Mais quel caprice bizarre
Fait encor couler mes pleurs?
Est-ce Chloé qui sépare
Son amour et ses faveurs?
Si des mains de la nature,
Tu reçus une ame pure,
Songe que par ce présent,
Chloé, la nature même
Te fit une loi suprême

D'obéir au sentiment.
Pourquoi veux-tu donc, cruelle,
Ne pas chercher ton bonheur
Dans ta passion nouvelle?
Et dis-moi par quelle erreur,
L'amant qui n'a plus ton cœur
Te retrouverait fidèle?

A MADAME ***

J'ai bravé, dans le nord, la fureur des hivers ;
Les Muses m'ont suivi, non loin de ces déserts
Où l'éternelle destinée,
Des jours et des saisons détruisant le retour,
A composé toute l'année
D'une nuit seule, et d'un seul jour.
D'un peuple soulevé j'ai contemplé la rage.
Tranquille spectateur au milieu de l'orage,
J'ai tombé dans la mer, et je n'ai point pâli ;
Au vaste sein des flots, bientôt enseveli,
Lorsqu'on m'en arracha, j'ai ri sur le rivage.
Dans mes derniers beaux jours, dans l'âge de jouir,
J'ai vu détruire ma fortune,
Sans adresser aux Dieux une plainte importune,
Sans donner, à sa perte, un regret, un soupir.
Églé, j'ai vu votre colère,
J'ai frémi, j'ai tremblé, j'ai souhaité la mort ;
Ce que n'ont pu les Dieux, les vivants, ni le sort,
Un seul mot de vous l'a pu faire.

A MADAME

LA COMTESSE DE COASLIN.

Lorsque Vénus, pour un berger,
Descend du ciel dans un verger,
Sur des fleurs, sous un simple habit,
Un air lui reste,
Un rien céleste
Qui la trahit.

Telle est, orgueilleuse Chloé,
L'image de votre beauté,
De vos traits pleins de volupté
Et de noblesse,
Pleins de finesse
Et de fierté.

Nouvel amant vient chaque jour
Vous offrir un nouvel amour :
Ceux de la veille ont beau gémir ;
Qui vous adore

Revient encore,
En voulant fuir.

Vos airs moqueurs,
Et vos langueurs,
Tour à tour, agitent les cœurs;
C'est un propos, c'est un regard.
Chez les coquettes,
Ce que vous faites,
Est un grand art.

Nos belles tremblent au moment
Où vous regardez leur amant.
De votre voix on craint le son.
La jeune épouse
Devient jalouse
A votre nom.

Nos étourdis, nos jeunes fous,
Volent sans cesse autour de vous:
Et ce Caton
Qui, nous dit-on,
Chez vous s'oublie,
Prend sa folie
Pour la raison.

A MADAME D***

Sur ces monts toujours glacés,
Dans ces vallons enfoncés,
Où l'oreille est étourdie
Par la chute des torrents,
Que fais-tu, jeune Lydie?
Tu ris de vingt soupirants.
Ils te disent que la neige
Des montagnes de Barrège
Est moins blanche que ton sein:
Que ta gaîté, tes caprices
Ont fait un lieu de délices
D'un lieu maudit du destin.
Ton humeur libre et volage
Leur offre un espoir trompeur;
Mais l'imprudent qui s'engage,
Sur la foi d'un badinage,
Pleure bientôt son erreur.
Bientôt, on l'entend maudire
Tes regards et ton sourire;
Mais de sa vaine fureur

Les Graces ne font que rire,
Et l'Amour s'en fait un jeu ;
Dieu cruel, qu'on représente
Aiguisant des traits de feu
Sur une pierre sanglante.
O cent fois infortuné
Qui, par l'espoir amené,
N'a vu de toi que tes charmes !
Hélas ! à combien de larmes
L'imprudent est destiné !
Pour moi, battu de l'orage,
Las des maux que j'ai soufferts,
Les débris de mon naufrage
Sont offerts sur le rivage,
Au terrible Dieu des mers.

A MADAME DE***

L'Évangile, la Fable, en leçons si féconde,
De mille vérités éternel fondement,
Accusent un sexe charmant
D'avoir causé les maux qui désolent le monde.
C'est votre curiosité,
Si j'en crois la métamorphose;
Et Moïse en trouve la cause
Dans votre ambition, dans votre vanité.
A qui des deux devons-nous croire?
Leur double autorité balance notre foi :
Chacun d'eux eut long-temps la gloire
D'avoir de grands peuples pour soi.
Mais, comment concevoir que le courroux céleste
Vous punisse de ces défauts?
Vous n'eussiez point cueilli cette pomme funeste,
Vous n'eussiez point ouvert la boîte de nos maux.
Rien n'altère dans vous les charmes qu'on adore;
Vous en avez l'éclat et non la vanité;
Tous les dons séduisants qu'avait reçus Pandore,
Et non sa curiosité.

De l'une ou l'autre allégorie,
Suivez, à votre gré, les systèmes rivaux ;
Mais vous seule, belle Sophie,
Vous seule faites, de ma vie,
Tous les plaisirs et tous les maux.

A UNE NOUVELLE DÉVOTE.

Depuis que le sermon, le salut et la messe
Sont vos uniques rendez-vous,
Et qu'au lieu des aveux si doux,
Pleins de désir et de tendresse,
Faits et rendus à vos genoux,
Vos aveux, humblement, vont se faire à confesse,
Tous les échos du firmament
Retentissent du bruit de ce grand changement.
« Elle a, dit-on, banni tous les plaisirs profanes;
« Elle change en pri-dieu ses molles ottomanes,
« En un bel oratoire un cabinet charmant,
« En l'image d'un saint, celle de son amant: »
Des bornes de la terre aux célestes enceintes,
Ce trait parvient en un moment;
Madelaine l'annonce au chœur des vierges saintes;
Dans un chant de triomphe et d'applaudissement,
On entend votre nom porté de sphère en sphère;
Et pour achever saintement
Ce que la grace a daigné faire,

Les anges inclinés avec dévotion,
Et battant les ailes de joie,
Ne cessent de prier, pour que Dieu vous envoie
La persuasion.

TAYLOR INST. OXF

A MADAME

LA DUCHESSE DE CHARTRES,

QUI ÉTAIT VENUE VOIR LE JARDIN DE L'AUTEUR.

Aux divinités qu'on révère
Dans cet humble vallon, dans ces modestes lieux,
Vous le voyez, fille des Dieux,
Vous n'y serez point étrangère.
Regardez les objets de ce culte immortel :
Ici, c'est la Sagesse, et là, ce sont les Graces ;
Quand vous viendrez à leur autel,
Toutes en descendront pour vous offrir leurs places.

A M. L'ABBÉ DELILLE,

SUR SON POEME DES JARDINS.

Sur les sommets du double mont,
Vous avez su, mon cher Delille,
Vous ceindre des lauriers qui couronnent le front
Et d'Hésiode et de Virgile.

Vous voilà trois fameux rivaux,
Et j'aime à voir dans vos ouvrages
Un semblable sujet et des talents égaux,
Mais la diversité des peuples et des âges.

Hésiode, loin des cités,
De la Grèce naissante éveillant l'industrie,
A donné dans ses vers par les Muses dictés,
Les leçons du travail et de l'économie.

Au peuple roi de l'univers,
Des champêtres travaux rappelant l'innocence,
Virgile a chanté dans ses vers,
Et les paisibles soins, et la simple abondance.

Vous avez égalé la douceur de leurs chants;
Mais, hélas! que nos mœurs sont loin de ces deux âges!
Vous ramenez nos yeux vers les travaux des champs.
Par le charme des paysages.

A M. L'ABBÉ DE SADES.

Vous voulez donc, monsieur, que toute foi soit détruite chez les hommes? Jamais il n'y a eu de tradition plus constante, plus avouée que celle du laurier miraculeux, né, de lui-même, sur le tombeau de Virgile. Les voyageurs de tous les temps, et de toutes les nations, attestent que cet arbre merveilleux s'est renouvelé de siècle en siècle, et voilà que vous récusez leurs témoignages unanimes; vous n'hésitez pas à les contredire dans un ouvrage consacré à la gloire de la poésie, à la gloire de *Pétrarque*, et de *Laure* votre parente. Virgile avait prévu cette espèce de sacrilège, et sa réponse est contenue dans sa prophétie :

Viridemque ab humo convellere silvam Conatus, etc. *.

Lorsque vous attentiez aux lauriers toujours verts
Qui, depuis dix-sept cents hivers,

* Virg. Éneid. Lib. 3.

Forment un bois sacré sur l'urne de Virgile,
Lorsque vous profaniez ce solitaire asile
Que le temps respecta, que les Dieux ont chéri,
N'entendîtes-vous pas ce formidable cri ?
« Cesse un coupable effort, cesse un crime inutile. »
Ah ! si le temps l'avait détruit,
Ce laurier que le ciel se plut à voir éclore,
On accuserait l'œil séduit,
Qui croirait le revoir encore.
Des folles superstitions
Il faut briser le joug, dissiper les prestiges;
Mais de belles illusions
Peuvent créer de vrais prodiges.
Qu'a-t-on gagné dans nos jours raisonneurs ?
On a glacé les esprits et les cœurs :
Il n'est plus de laurier sur l'urne de Virgile,
Aucun souffle divin n'anime les roseaux;
Plus de faune effrayant pour la nymphe fragile,
Plus de mânes plaintifs dans le creux des tombeaux:
La maison même de Lorette
N'a plus d'Anges en oraison;
Hélas ! notre froide raison
Rend la nature entière, et stérile, et muette.

Mais, monsieur, le laurier du tombeau de Virgile n'est point un laurier naturel et pé-

rissable ; et pour vous en convaincre, voici une preuve de fait. Je sais qu'il en existe de semblables dans toutes les religions, et par exemple, à Lacédémone, dans le temple d'Hélène, on montrait la coque même de l'œuf que Léda avait conçu de Jupiter ; à cette vue, les incrédules n'auraient pas beau jeu ; mais ici, les témoins sont encore au-dessus de la preuve. Voici, monsieur, une feuille du laurier qui ombrage aujourd'hui le tombeau du poëte. La branche sur laquelle on a pris cette feuille, a été coupée sur l'arbre même par M. de Ramsay, homme célèbre en Angleterre et en Italie : il l'a donnée à une dame plus célèbre encore, et dans plus de pays, madame la duchesse d'Aiguillon, douairière. Elle espère que vous lui saurez gré de vous détromper par le présent qu'elle me charge de vous envoyer.

La feuille de laurier qu'une muse vous donne,
Est de tous vos succès un présage assuré,
Et les neuf sœurs un jour, à cet arbre sacré,
Viendront former votre couronne.

A MADAME DE....

Non loin du pôle, au bout du monde,
Dans le vaste empire des czars,
Qui fleurit dans sa paix profonde,
Qui devient le pays des arts,
Vous me demandez une esquisse
De sa nouvelle impératrice,
Modèle trop grand pour mes vers;
C'est à la muse de l'histoire,
C'est aux cent bouches de la gloire,
De l'annoncer à l'univers.

Parer d'une grace infinie
Tout l'éclat de la majesté,
Joindre à la force du génie
Tout l'agrément de la gaîté,
Malgré la souveraineté,
Être fort bonne compagnie;
La voilà dans la vérité.
Mille voix ont dû vous redire

Qu'elle a dû plaire pour régner;
Aussi, son art de gouverner
Tient beaucoup de l'art de séduire.
Séduire, même en réformant,
Ce n'est pas un facile ouvrage;
Mais on la voit incessamment
Sur tous les points, à tout moment,
Respecter et changer l'usage.
On la voit unir tour à tour,
Et la pompe et le badinage;
Tenir superbement sa cour,
Et rire de ce personnage;
Courir le bal jusques au jour,
En méditant quelque loi sage.
Ah! beau masque! l'heureux moment
Où vos graces, sans diadème,
Touchent les cœurs si vivement,
Où vous régnez par l'agrément,
Où l'on vous cherche pour vous-même,
Où l'on adore, où l'on maudit
Cet agrément qui vous trahit,
Et vous rend le pouvoir suprême.
Dieu vous couronna de sa main,
Nous le prions qu'il vous conserve:
C'est le bonheur du genre humain;
Qu'un grand peuple long-temps vous serve.

Dieu s'entend prier, sur ce point,
Par le bonze, le talapoin,
Le lamas, le dervis, le pope,
Et les trente sectes d'Europe.

A UN AMI.

Puisses-tu, puissé-je moi-même
Briser le joug des superstitions,
Sans prendre, dans aucun système,
D'aussi vaines opinions.
L'homme doit ignorer les principes des choses,
La profonde nature est trop loin de nos yeux.
La seule ignorance des causes
Nous fit tomber aux pieds des Dieux.
Mais j'entends la philosophie
Reconnaître un suprême auteur.
Rassemblons tous les mots que ce mot signifie,
Nécessaire, éternel, immense, créateur;
Chaque théiste le compose
De tout ce qu'il ne conçoit pas;
Sur ce mot incertain son esprit se repose,
Lorsqu'il a fait les derniers pas.
Reste dans ton incertitude,
Tâche que ton esprit n'en soit pas abattu:
L'homme assuré de sa vertu
Doit douter sans inquiétude.

A M. COLLÉ.

Est-ce Anacréon? est-ce Horace,
Qui firent ces vers pleins de grace
Dans leur bon temps?
Consens à partager leur gloire,
Si tu ne veux nous laisser croire
Aux revenants.

A MADAME DE.....

Paisiblement assis sur les bords du Bouillon,
Loin de tout indiscret, tout causeur, tout brouillon,
Ma muse, si souvent oisive,
Y relisait quelque brouillon;
Mais il pleuvait à gros bouillon.
Ma nayade effrayée allait franchir la rive,
Lorsque votre billet arrive.
La magie et l'enchantement
N'ont point d'effet si prompt. Tout change en un moment;
Toutes mes nymphes reconnaissent
Et votre nom, et votre écrit,
Je vois l'air qui s'épure, et le ciel qui sourit,
Et toutes les fleurs qui renaissent.

Voilà, je vous jure, madame, ce qui s'est passé sur les bords du Bouillon, à la réception de votre billet; imaginez ce qu'y produira votre présence. Il est vrai que le retour du beau temps n'a pas été long; mais votre billet était si court!

La nouvelle de l'heureux accouchement de madame de *Montmorin* m'a fait un extrême plaisir : je vous remercie très humblement d'avoir bien voulu me l'apprendre. Cette naissance d'un garçon dans le château de Versailles y doit être regardée comme un augure favorable, et ce présage doit y rendre madame de *Montmorin* encore plus chère.

Dans mon humble vallon, je n'ai point d'autres nouvelles que celles de la pluie et du beau temps, qui sont très importantes pour nous autres agricoles ; les navigateurs les jugent même si intéressantes, qu'ils en gardent fidèlement des mémoires pour la postérité, et peut-être bien que nos mémoires de cour, nos recueils d'anecdotes paraissent aussi vains et aussi frivoles à un homme de mer, qu'un journal du vent et de la pluie le paraît à un homme de la cour. Cette réflexion pourrait mener à la morale, et pour finir, en suivant encore ma comparaison,

Puissent les vents heureux régner seuls parmi nous!
Que tous nos amiraux fassent un bon voyage!
Et qu'Amphitrite et son époux
Soient contents du dernier naufrage.

Puisse sur-tout, madame la marquise, recevoir avec bonté l'hommage de mon profond respect.

Des bords du Bouillon,
ce 1 juillet 1774.

A MADAME DE....

Qu'est devenu cet injuste procès?
Séduisez-vous par vos talents de plaire,
Votre juge, ou votre adversaire?
Ce sera l'un ou l'autre, et j'attends vos succès,
Sans en douter, sans concevoir d'alarmes.
Et comment résisterait-on
A la justice, à la raison,
Quand votre esprit leur a prêté ses charmes?
Si Thémis ne voit pas, nous savons qu'elle entend;
Eh bien! que son bandeau contre vous la défende:
Vous séduirez également
Qu'on vous voie, ou qu'on vous entende.

Des bords du Bouillon,
ce 3 août 1776.

A M. DE MONTESQUIOU.

Je ne puis rester si long-temps, monsieur le marquis, sans vous prier de me donner des nouvelles de votre santé, et de vos occupations, et de vos plaisirs.

En vers charmants, pleins de gaîté,
Et sans négligence, sans crainte,
Avez-vous récemment chanté,
Quelque bergère, ou quelque sainte?
Êtes-vous à courir vos bois,
Au son des cors, aux cris des voix,
Poursuivant un cerf aux abois?
Dans ces riantes promenades,
Dans les sentiers de ce vallon,
Où sur des tapis de gazon,
Vous avez conduit vingt nayades,
Venez-vous au déclin du jour,
Suivre une tendre rêverie,
Raisonner de guerre ou d'amour,
Et prophétiser sur la cour,
Sans humeur et sans flatterie?

Pour moi, je vous écris d'une campagne fort agréable, à une portée de canon de Vienne; cette distance a été mesurée autrefois par le canon des Turcs. La maison de plaisance que monsieur le baron de Breteuil a choisie pour y passer les étés, est située sur une colline, au pied d'une chaîne de montagnes escarpées qui, en s'éloignant à perte de vue, pour aller séparer des provinces et des royaumes, laissent entre elles une immense vallée, traversée par le Danube, couverte d'îles, de villages, de forêts, et occupée dans sa plus belle partie, par la ville de Vienne. Cette ville, resserrée dans l'enceinte de ses fortifications, s'étend beaucoup au dehors de ses glacis, par le nombre infini de jardins et de maisons de plaisance, qui forment les faubourgs : pendant qu'elle était assiégée par une armée de trois cent mille Turcs, c'est sur cette même colline d'où je vous écris, que le grand-visir avait choisi l'emplacement de son sérail; c'est ici, qu'au milieu de ses femmes et de ses eunuques, il dirigeait négligemment les travaux de son armée; les combats, la ville

et le siège, n'étaient pour lui qu'une magnifique décoration de théâtre. Vous devez juger, monsieur le marquis, par le choix de ce visir voluptueux, de tous les agrémens de cette situation.

Au sommet de ces montagnes qui paraissent inaccessibles, on trouve un monastère de *Camalduli*. Ces anachorètes ont déjà fait la moitié du chemin qui doit les mener au ciel; ce sont eux qui expliquent aux voyageurs la route que suivit, dans ces rochers, l'armée de Sobieski, quand elle gravit sur ces hauteurs, et fondit ensuite sur l'armée des Turcs. Si vous leur demandez quelqu'autre détail, ils vous répondent que cette victoire fut un miracle; que Dieu seul a tout fait; et ils vous montrent la chapelle où les généraux chrétiens entendirent la messe. De leur solitude, ils aperçoivent deux royaumes, et ils ont sous leurs pieds la capitale de l'empire.

Il y avait quatorze ans que j'avais traversé une grande partie de l'Allemagne, avec une telle vitesse, que mes observations se bornaient à remarquer le manque presque absolu de

chemins : à ce second voyage, j'ai trouvé, presque par-tout, d'assez belles routes. C'est une chose remarquable et toute nouvelle en Europe, que cette facilité des communications ouvertes aujourd'hui de Cazan à Cadix, et de Naples à Tornéo. Les chemins de Souabe ont une époque mémorable pour un Français. La plupart ont été faits pour le voyage de la reine. En maint endroit on m'a parlé de ce voyage.

Le bruit de ses jeunes appas
Attirait par-tout sur ses pas
Une multitude ravie ;
Chacun s'en revenait content,
Et, l'ayant vue un seul instant,
En parlera toute sa vie.

Mais il m'a fallu quitter cette route qui m'aurait conduit directement à Vienne, et, dans l'intention de me rendre à Ratisbonne, j'ai traversé un pays qui ressemble à la Germanie du temps des Marcomans et des Sicambres. Je me suis égaré, par une nuit d'orage, dans une forêt que vous me permettrez de nommer

la forêt *Hercinie*, au sommet d'une affreuse montagne, où je n'étais arrivé qu'entre deux précipices ; cherchant ensuite ma route au travers de la nuit, et, qui pis est, au travers des rochers, des ravins, des abîmes, à la lueur des flambeaux qui se sont éteints par la vivacité de l'air et la violence de la pluie. Don Quichotte aurait fait de tout cela une aventure d'autant plus merveilleuse, qu'il y entrait véritablement un peu de chevalerie. La seule affaire que j'eusse à Ratisbonne, indépendamment du désir de voir cette ville, était d'y donner la croix de Saint-Louis au marquis de *Bombelle*, ministre du roi auprès de la diète. On avait bien voulu profiter de l'occasion de mon voyage pour la lui envoyer, et j'étais ravi de faire une chose agréable à un homme formé, ainsi que moi, à l'école de monsieur le baron de *Breteuil*, et qui fait bien plus d'honneur à un tel maître.

Je fus encore dédommagé des fatigues de cette mauvaise nuit, par le plaisir de contempler, au point du jour, la plaine célèbre de Norlingue, où *Condé* vint au secours de *Tu-*

renne ; où le général *Merci*, enterré sur le champ de bataille, a mérité, dans sa défaite même, cette belle épitaphe : « *Sta viator,* « *heroem calcas* », si faiblement rendue par cette traduction française : « Voyageur, ar- « rête, un héros est sous tes pieds. » Cette plaine est encore aujourd'hui dans tous ses détails, telle qu'elle est décrite dans les Mémoires de monsieur de *Turenne.*

Je pourrais ajouter, monsieur le marquis, que ces montagnes impraticables, qui séparent les différentes provinces de l'Allemagne, qui leur forment des limites ~~nouvelles~~ *nature*, et qui offrent aux plus faibles un rempart contre les plus puissants, ont certainement beaucoup contribué à maintenir dans ce pays le gouvernement féodal, si aisément détruit parmi nous ; mais il faut me presser d'arriver à Ratisbonne, et vous dire quelques mots de cette ville.

C'est là que, toujours grave et toujours inquiète,
Habite tristement, au fond d'un vieux palais,
Sur une estrade et sous un dais,
La déesse de l'étiquette.

Sans cesse, la balance et le compas en main,
Mesurant chaque pas, pesant chaque parole,
Voulant régir le genre humain,
Par la cérémonie et par le protocole;
Tout ce qu'ont jamais inventé
Le respect et la vanité,
Cette folle divinité,
Veut aussitôt qu'on l'éternise;
Mais le bien par elle adopté,
Le bien même devient sottise.
Nous lui devons les grands habits,
Les tabourets, les balustrades,
Les manteaux fourrés, les tapis,
Et les pliants, et les estrades;
Elle sert, dit-on, quelquefois,
La dignité des grands, la majesté des rois;
Elle est, pour leur grandeur, une garde fidèle.
Les jeunes Vénus de la cour
Se sauvent quelque temps par elle
De tous les pièges de l'amour;
Aussi, voyons-nous sa puissance
Régner de l'Écosse au Japon;
Sous le rochet et le jupon,
Elle a ses martyrs en France.
Son culte, sa religion
Fleurissent à Pékin, à Stockholm, à Lisbonne;

Mais la ville de Ratisbonne
Est sa ville sacrée : on y voit, nuit et jour,
Ses ministres les plus ineptes ;
On n'y vit que de ses préceptes ;
C'est là que ses dévots, ses prêtres, ses adeptes
N'osent ni respirer, ni penser qu'à leur tour.

En partant de cette ville, je m'embarquai sur le Danube. La chiourme du bateau que j'avais loué, était composée de jeunes étudiants en droit et en théologie, de joueurs de harpe, et de pauvres Juifs qui, pour aller d'une ville à une autre plus commodément que par terre, et sans payer, consentent à faire le métier de forçats, et se dévouent à ramer tout le long du chemin. Je voudrais qu'un peintre vînt faire ce voyage, et dessiner les vues ravissantes qu'on a quelquefois sur les deux rives de ce fleuve qui coule presque toujours entre deux chaînes de montagnes, couvertes de forêts antiques, de paysages cultivés, d'ermitages, de vieilles forteresses beaucoup mieux conservées que ne le sont en France celles qui ont une même origine. Je découvris dans le voisinage de Passau, à la

pointe d'une montagne et par-dessus le faîte des arbres, un observatoire que M. *de Cassini* fit construire il y a quelques années, pour mener de là, disait-il, une perpendiculaire au méridien de Paris. Le bon évêque de Passau était ravi de joie de voir tracer dans les airs une route directe de sa résidence jusqu'à Paris. Il monta sur cet observatoire pour donner de là sa bénédiction à toute la terre : c'est le seul fruit que le monde ait tiré de cette entreprise.

Je m'aperçois un peu tard, monsieur le marquis, que je me suis insensiblement engagé dans un récit de voyage ; je finirai en vous disant quelques mots de mon séjour en cette ville. On ne cesse de me répéter que je ne suis pas venu dans un temps favorable, et que la belle saison a dispersé toute la société. Je ne m'en suis point aperçu. La société de M. l'ambassadeur, et la confiance dont il m'honore, ne me laissent rien à désirer, ni du côté de l'agrément, ni du côté de l'instruction. J'ai vu le général *Laudon*, de qui le roi de Prusse a dit : « Quelque part où j'aie « regardé pendant la guerre, j'ai toujours

« aperçu *Laudon* au bout de ma lunette. » J'ai vu M. le prince *de Kaunitz* qui a conduit les affaires de cette monarchie dans des conjonctures si difficiles, qui a vu changer autour de lui tous les ministres de l'Europe, et dont la faveur conservée sans intrigues, a survécu à toutes les faveurs qui, de son temps, se sont formées dans les autres cours. Au moment de mon arrivée, il sortait d'une maladie assez sérieuse, et la jeune comtesse *Ernest* de *Kaunitz*, une de ses filles, est partie pour acquitter à un fameux pèlerinage un vœu qu'elle a fait pour la santé de son beau-père : ces sortes de dévotion sont ici fort en honneur. Vous applaudirez sûrement à celle d'une jeune dame de cette cour, qui, pendant une maladie grave de son mari, fit vœu que, s'il en revenait, il irait sans elle à ce même pèlerinage.

Mais des plus grands de tous leurs saints,
Celui qu'on prêche, qu'on révère,
Et dont j'ai vu maint reliquaire
Parer souvent de très beaux seins,
C'est le confesseur d'une reine,

Le vertueux Népomucène,
Qu'aucun espoir, aucun effroi,
Que la mort à ses yeux présente,
N'ont pu forcer de dire au roi
Les secrets de sa pénitente.
Ce roi qui passait pour un fou,
Dans sa démence meurtrière,
Vous l'envoie, une pierre au cou,
Se taire au fond de la rivière.
On vit sur les flots étonnés,
Rayonner de célestes flammes :
Apprenez, mortels, apprenez
A taire le secret des dames.
On vit même s'ouvrir les cieux,
Quand la nuit déploya ses voiles,
Et tomber quinze ou vingt étoiles,
Pour annoncer à tous les yeux
Où flottait ce mort glorieux.
Honneur à Jean Népomucène,
Honneur au saint le plus discret!
Si vous savez quelque secret
D'une bergère ou d'une reine,
Honneur à Jean Népomucène,
Honneur au saint le plus discret!
Vous verrez ici ses images
Dans les palais, dans les villages,

Et dans tous les cœurs féminins.
Aussi vraiment sa gloire efface
Les honneurs de saint Boniface,
Premier apôtre des Germains.
Tout l'empire aujourd'hui préfère
Au saint qui lui prêcha la loi,
Un jeune saint qui sut se taire :
On prise la foi du mystère,
Plus que la véritable foi.
Imitez un si bel exemple,
Seigneur marquis ; et qu'aujourd'hui
Sur le coteau de Maupertui,
Ce jeune saint vous doive un temple.

RÉPONSE

DE M. DE MONTESQUIOU.

Des vers charmants n'étaient pas nécessaires,
Pour embellir un soin de l'amitié;
A sa valeur je l'eusse apprécié,
Sans ornements, sans graces étrangères.
Mais vous avez, et je ne m'en plains pas,
Les procédés d'une aimable coquette,
Qui pouvant plaire avec ses seuls appas,
N'en est pas moins long-temps à sa toilette.

DE M. DE RULHIÈRES

A M. DE MONTESQUIOU.

J'ai eu l'honneur de faire ma cour hier à madame la marquise dans son palais de Babylone. La bibliothèque m'a ravi. Elle aura, tout à la fois, le faste de la ville, le recueillement d'une solitude, et l'aspect de la campagne.

Les Muses de fleurs couronnées,
Dans le plus riant appareil,
Attendront là votre réveil,
Et voudront, à l'envi, remplir vos matinées.
Tous ces maîtres fameux de sagesse et d'amour,
Dont vous pratiquez la doctrine,
Et l'ami de Mécène, et l'amant de Corine,
Près de votre bureau s'asséoiront, tour à tour.
C'est là que leurs ombres volages,
C'est là que les *Chaulieux*, que les *Anacréons*,
En prêtant quelquefois l'oreille à vos chansons,
Croiront entendre leurs ouvrages.

RÉPONSE

DE M. DE MONTESQUIOU.

Je suis charmé, monsieur, que vous ayez été content de la visite que vous avez été faire. Elle vous a inspiré des vers charmants qui n'ont d'autre tort que leur adresse; mais il y a long-temps qu'il a été dit que les poëtes réussissaient mieux dans les fictions que dans les vérités.

Lorsque des lauriers d'Apollon
Vous voulez me faire une aigrette;
Lorsque, pour orner ma retraite,
Vous démeublez votre maison,
D'une bonté si libérale
Je suis fier, comme je le dois.
C'est ainsi que les plus grands rois
Daignent honorer la sandale
D'un successeur de saint François.
Des dons que me fait votre muse
Je me suis vanté ce matin:
Eh! m'a-t-on dit, c'est qu'elle en use
Comme des choux de son jardin.

LES OMBRES,

OU

LA GROTTE MAGIQUE,

L'un des spectacles représentés à la fête donnée par MONSIEUR et MONSEIGNEUR COMTE D'ARTOIS, le 27 février 1775.

LA décoration extérieure du lieu destiné à ce spectacle représentait l'entrée d'une grotte, sous un amas de rochers. Au-dessus de l'entrée, était cette inscription, tirée du troisième chant de l'*Arioste:*

Questa è l'antica e memorabil grotta,
Ch'edificò Merlino il savio mago.

Quand la cour est arrivée à cette grotte, une magicienne en est sortie, sa baguette à la main, et l'ouverture n'a laissé voir dans l'intérieur qu'une profonde obscurité. La ma-

gicienne s'est avancée de quelques pas, et a dit:

Vous, qui que vous soyez, qui comptez pour aïeux
Des héros, des femmes fidèles,
Et des amants loyaux, et des beautés cruelles;
Et vous, sur-tout, enfants des Dieux,
Venez en cette grotte antique et solitaire :
Loin d'ici, profane vulgaire,
Ces mystères sacrés ne sont point pour vos yeux.

La magicienne est rentrée dans sa grotte, et a été se placer dans le fond, sur une hauteur formée par des rochers qui s'élevaient en désordre, et représentaient l'entrée d'une seconde caverne. Une lampe était cachée dans cette cavité; et cette faible lueur, rassemblée dans un reverbère, dirigeait tous ses rayons sur la magicienne qui était ainsi le seul objet éclairé au milieu de cette profonde obscurité. Une musique souterraine, et dont les sons annonçaient la magie, s'est fait entendre pendant que la cour s'est placée; et la magicienne a dit :

Cet antre est le dépositaire
De l'avenir et du passé.
Le souvenir presqu'effacé

De tout ce qui fut sur la terre,
Peut revivre en ces lieux sous de visibles traits;
Et sans doute, le ciel vous y conduit exprès.
C'est ici la grotte magique,
Où du sage Merlin la tombe prophétique,
Du dieu qui l'inspira révèle les secrets.
Je suis l'antique Mellusine,
Habitante des vieux châteaux,
Et de ces donjons en ruine,
Séjour des *Rolands*, des *Renauds*,
Des *Clorindes*, des *Bradamantes*,
Preux chevaliers, braves amantes!
Je conserve les vieilles tours
Où ces héros tenaient leurs cours;
Et j'en écarte les outrages
Des arts, des modes et des âges.
J'ai sauvé des profanes mains
Les armures qu'ils ont portées;
J'ai caché dans les souterrains
Des amas d'armes enchantées;
Et pour défendre les débris
De ces voûtes inhabitées,
Par mes hurlements et mes cris,
Plus d'une fois, dans l'ombre noire,
A tous leurs voisins j'ai fait croire
Qu'il y revenait des esprits.

Dans le temps, l'heureux temps de la chevalerie,
Déployant ma puissance aux yeux de l'univers,
Je remplissais la terre, et les cieux, et les mers,
Des merveilles de la féerie.
Tous les devins l'ont prononcé;
Les mœurs antiques vont renaître.
Du beau jour qu'ils ont annoncé,
L'aurore commence à paraître :
Déjà, je vois de tous côtés
Les plumes et la fraise, et les collets montés.
On raconte les jeux de l'antique vaillance,
On essaiera bientôt et le casque et la lance;
Et déjà, l'essaim des amours,
Tout fier de ce nouveau costume,
En se jouant sous quelque plume,
Prend le ton des anciennes cours.
Du toit d'un vieux donjon, armé de ses tourelles,
J'ai vu flotter dans l'air ces parures nouvelles.
J'ai dit : « Voilà les temps fixés par le destin. »
Aussitôt, deux dragons menés par un lutin
M'ont offert leur dos et leurs ailes.
Je viens, comme autrefois, dans cet antre profond,
Consulter la voix souterraine
Du vieux devin de *Pharamond;*
Et le sort ici vous amène,
A l'instant qu'elle me répond.

Qu'aux accents de ma voix le temps passé s'éveille;
Qu'il vienne accélérer ces heureux changements:
Vivants, faites silence; ombres, prêtez l'oreille.
O toi! que font pâlir les noirs enchantements,
Douce lumière des amants,
Lune, achève ton cours, en régnant sur les nues;
Astres, ne cherchez point de sphères inconnues;
Cieux, poursuivez vos mouvements;
Terre, ne t'émeus point; dormez sous vos rivages,
Vastes mers; feux du ciel, dormez dans vos nuages;
Dans la profonde nuit des âges,
Vous, siècles à venir, arrêtez-vous long-temps:
D'un règne fortuné que le ciel favorise,
Ne pressez aucun des instants;
Suspendez la course des temps,
Et que le présent s'éternise.
Mais vous, qu'en vos travaux je soutins autrefois,
Vous, ombres des héros, reconnaissez ma voix:
Chevaliers sans reproche, et maîtresses fidèles,
Ombres, hélas! des temps passés,
Venez à vos neveux vous offrir pour modèles:
Ombres heureuses, paraissez.

En prononçant ces derniers vers, la Fée, d'un coup de baguette, a fait paraître un tableau magique qui représentait une lice

préparée pour des joutes : les ombres ont exécuté un tournois, au bruit d'une musique militaire. Après la première marche, un jeune homme a été armé chevalier par la dame qui présidait au tournois. Il y a eu quatre joutes dans lesquelles ce jeune homme a été vainqueur. Au moment où la dame qui présidait, et dont il était chevalier, allait lui donner la couronne, la musique a cessé ; la dame-ombre est restée le bras suspendu, la couronne à la main au-dessus de la tête du vainqueur, et la magicienne a dit :

Voilà les véritables fées,
Qui de l'antique honneur élevaient les trophées;
Rivales en aimant ces illustres rivaux,
Leurs regards devenaient l'ame des grands travaux.
Ma voix, en ranimant ces muettes images,
Princes, jeunes appuis du viel honneur français,
Des vœux que vous formez annonce le succès.
Mais si l'on veut ici revoir les anciens âges,
Jeunes beautés, ces heureux changements
Dépendent en effet de vos enchantements.
Si vous avez la douce fantaisie,
De rappeler l'antique courtoisie,
La foi dans les serments, dans les simples discours,

Et la constance des amours;
Si vous voulez que pour vous plaire,
Discret et célèbre à la fois,
On puisse offrir à votre choix,
La renommée, ou le mystère;
Jeunes beautés, ces heureux changements
Dépendent en effet de vos enchantements.
Attendez les vainqueurs au bout de la carrière;
Embrassez-les, couverts de leur noble poussière:
A de tels enchanteurs s'adressaient vos aïeux;
Et toute la féerie est encor dans vos yeux.

Ce mot *embrassez-les*, est fondé sur l'usage de ces temps-là. Voici ce que disent les mémoires sur la chevalerie. « A la fin du tour-« nois, les officiers d'armes allaient prendre, « au son des instruments, celles qui devaient « présenter le prix au vainqueur. Il avait « droit de leur donner un baiser, en rece-« vant le prix de sa gloire. » Pendant que la magicienne prononçait ces quatre derniers vers, la dame-ombre a couronné le vainqueur; il lui a donné le baiser qui était le prix de la victoire, et le spectacle a fini avec les derniers mots qu'a prononcés la magicienne.

A MADAME DE....

Laissez-le-moi ce portrait enchanteur,
Travail antique, où plus d'un amateur,
Voyant la beauté grecque et la beauté romaine,
L'un dira : « C'est *Julie;* » un autre : « C'est *Hélène* »;
Et puis ils partiront, et toujours disputant
Sur le front et les yeux, sur la bouche et les dents,
Sur tous les attraits éclatants
Dont l'une et l'autre était pourvue,
Ils s'écrieront à votre vue :
« Je n'ai perdu que sur le temps. »

A M. DE RULHIÈRES.

Je me plaignais qu'abandonné
De l'esprit saint qui vous inspire,
Je ne pusse, au silence, à l'ennui condamné,
Remonter les fils de ma lyre.
Le beau pigeon du paradis,
Dont le pouvoir en nous si finement opère,
Qu'il laissa vierge encor celle qu'il rendit mère,
Ce patron né des beaux esprits,
L'Apollon des Chrétiens qu'avec eux je révère,
Vient, sous mes rustiques lambris,
D'arrêter sa course légère.
Quand, sur le luth d'Anacréon,
Sa colombe, tendre et fidèle,
Penchait son cou d'argent, murmurait un doux son,
Et le caressait de son aile ;
Tous les sens du vieillard en étaient rafraîchis ;
Il appelait *Bathylle*, il ceignait le lierre,
De ses bonds répétés il fatiguait la terre,
Et le temps pesait moins sur ses cheveux blanchis.
Céleste oiseau, divine essence,

Pour nous dicter de beaux écrits,
Je crois bien plus à ta puissance
Qu'à la colombe de Cypris.
Eh! n'est-ce pas toi qui jadis,
Sur de grossiers pécheurs fis tomber ta lumière,
Et sus, fort de leur seul appui,
Faire accroire à la terre entière
Ce qu'on ne croit guère aujourd'hui?
Hélas! la vérité chez l'homme est étrangère,
Son règne n'est que d'un instant:
De tes douze inspirés le dogme est chancelant;
On fête encor les dieux d'Homère.
Esprit divin et créateur,
Loin de toi, loin de ta présence,
Quand j'accusais du temps la stérile lenteur,
Sur qui répandais-tu ta bénigne influence?
Delille jouissait de toute ta faveur.
Tu t'égarais sous le mobile ombrage
De ces jardins que son art a plantés:
Dans l'eau de ces lacs argentés
Tu rafraîchissais ton plumage:
Aux vers si beaux qu'il a chantés,
Qui ne connaîtrait ton ouvrage?
Va, porte-lui le double hommage
D'un esprit vrai, d'un cœur reconnaissant;
Beaucoup ont lu son livre intéressant,

Qui parleront un tout autre langage:
Tel est l'esprit, l'ingrat tempérament,
Du peuple auteur, peuple très indocile;
Ce qu'on voit sans ombrage, on le prône aisément.
Louer ce qu'on admire est bien plus difficile.
O! pigeon voyageur! près du tombeau des rois *,
Va chez l'ermite anachorète **,
Qui, comme frère *Luce*, enfermé dans ses bois,
A toute dévote proprette
Ouvrirait volontiers, je crois,
Son hospitalière retraite.
Dans ses goûts variés, ce sage libertin
Sait allier à son heureux destin
Et *Minerve* et *Cypris*, et *Laïs* et *Lucrèce*:
On dit même qu'un jour, dans son vol plus hautain,
Il essaya des faveurs de l'altesse.
De tels triomphes sont bien doux.
Ivre encore du rendez-vous,
Et des baisers de sa maîtresse,
Il trace pour les rois des leçons de sagesse,
Démêle l'intrigue des cours,
Poursuit la politique en ses sombres détours,
A son front qui se cache, ôte un masque hypocrite;

* Saint-Denis.
** Rulhières.

Et de retour du bal, où cent menus propos
Font admirer en lui tout l'esprit qu'ont les sots,
Il convoque la diète, assemble des héros,
Qu'il fait parler en style de *Tacite*.
A ce reclus, rends donc visite,
Et terminant ses longs travaux,
Livre ses jours brillants à l'indolent repos.
Le repos! est-ce un bien que le sage désire?
La Fontaine le crut, *La Fontaine* rêvait.
En désirant de ne jamais écrire,
Incessamment le bonhomme écrivait.
O! que j'aime bien mieux l'onde active, inquiète,
Qui de son repos se plaignant,
Gronde l'obstacle qui l'arrête,
S'échappe, et fuit en s'indignant,
Que ce lac immobile, en sa vaste étendue,
Dont l'aspect uniforme attriste notre vue!
Silencieusement, dans son calme, endormi,
Au souffle du zéphire il n'a jamais frémi.
En vain, autour de lui tout agit, tout respire;
Il voit, sans s'émouvoir ces spectacles mouvants;
La nature est sur lui sans force et sans empire;
C'est un mort qui sommeille au milieu des vivants.
De son mépris pour la richesse,
Le bon *Horace*, autrefois se vantant,
Ne demandait aux nymphes du Permesse,

Pour amuser son loisir inconstant,
Qu'un souffle pur des Muses de la Grèce :
Sans me vanter d'un effort de sagesse,
J'oserais bien en demander autant.

FIN DES ÉPITRES.

CONTES.

LES MÉTAMORPHOSES

D'ÉRÉSICTÉE.

La nayade Érésictée
Se jouait sur son ruisseau;
Et sans bruit, l'heureux Protée
S'approchait en nageant sous l'eau.
Soudain la nymphe éperdue
Voit son amant, se voit nue;
Elle fuit dans les airs, et s'envole en oiseau;
Elle s'abat toute agitée
Sur un rameau,
Près d'un moineau,
C'était Protée.
Elle fuit, et le Dieu n'atteint au haut des airs,
Qu'une flamme pareille à celle des éclairs.
Heureux modèle
Des amants,
Il la suit dans ses changements,
Change comme elle,
Et la poursuit dans tous les éléments.

Se mêlant aux feux du tonnerre,
Il entraîne avec lui cette vapeur légère.
La nymphe en pleurs
Échappe à la nue embrasée
Tombe en rosée:
Mais le Dieu la devance, et l'attend sous les fleurs
Nymphe sévère,
Vous fuyez vainement:
Rien n'est seul; tout a son aimant,
Et tout ce qui pourra vous plaire
Cachera toujours votre amant.
Elle a cessé de se défendre,
Et le premier plaisir que son ame ressent,
Est le doux plaisir de reprendre
Tous ses attraits pour son amant.

LA CHANOINESSE.

Une superbe chanoinesse
Portait dans ses sourcils altiers
L'orgueil de trente-deux quartiers.
Un jour, au sortir de la messe,
En présence de l'Éternel,
En face de tout Israël,
Tandis qu'elle fendait la presse,
Et s'avançait, le nez au vent,
Un faux pas fit choir la déesse,
Jambe en lair, et front en avant.
Cette chute fut si traîtresse,
Qu'en dépit de tous ses aïeux,
Qui voulut, vit de ses deux yeux
Le premier point de la noblesse;
Car on ne peut nier cela,
Toute noblesse vient de là.
Ce point en valait bien la peine,
L'ivoire, le rubis, l'ébène
N'ont rien de plus éblouissant;
Elle avait raison d'être vaine.

Le beau chevalier qui la mène,
Noble et timide adolescent,
La relevait en rougissant,
Et rassurait d'un air décent,
Mais plein de feu, mais plein de grace,
Sa pudeur prise au dépourvu:
Ah! monsieur, dit-elle à voix basse,
Monsieur, ces bourgeois l'ont-ils vu?

LE DON DU CONTRE-TEMPS.

Tout l'univers sait comment
Vénus reçut dans la Grèce,
Pour unique vêtement,
Sa ceinture enchanteresse.
On sait moins communément
Que l'époux de la déesse
Reçut du sort malfaisant,
Un charme d'une autre espèce,
Et tout un autre présent.
C'est une lourde besace,
Où les Dieux avaient jeté
Esprit, savoir et gaîté,
Tous trois pris hors de leur place;
Ensuite, l'empressement
Qui va, vient, et se démène,
Et se met tout hors d'haleine,
Pour manquer le vrai moment.
Dans ses énormes sacoches,
Pleines de talents pareils,
Vous trouverez les reproches,

Les soupçons et les conseils,
Et la morgue du précepte,
Le rire faux et l'inepte,
Les pédantismes divers,
Même celui des bons airs,
Et tant de petites ruses;
Les grandes prétentions,
Et les mauvaises excuses
Des bonnes intentions;
Mais fût-on la beauté même,
N'eût-on que quinze ou vingt ans,
Entre ces dons importants,
Sûr de déplaire en tout temps,
Le premier, le don suprême,
C'est le don du contre-temps.
Or, sur la voûte céleste,
Vulcain marchant de travers,
Par un accident funeste,
Son sac s'ouvrit dans les airs,
Et tout sortant pêle-mêle,
Tous ces talents entassés
Sont tombés, comme la grêle,
Sur gens que vous connaissez.

MONSIEUR D'OSMOND.

Après avoir eu cent maîtresses,
Chez les filles et les duchesses,
Et fait ce que font dans Paris
Tous nos jeunes gens bien appris;
Réduit aux maîtresses communes,
D'*Osmond*, qui se sentit baisser,
Vit bien qu'il fallait renoncer
Au métier des bonnes fortunes,
Et résolut de faire enfin
Ce que nous nommons une fin:
Une fin! c'est un mariage.
Deux mois avant, il devient sage,
Il rompt toute affaire de cœur,
Il recueille, pour son ménage,
Ce qui lui reste de vigueur;
Et sa flamme, ainsi reposée,
Dans le lit de son épousée,
Fit si beau feu, l'étonna tant,
Qu'il se disait: Oh! sur mon ame,
Si j'avais cru valoir autant,
Je n'aurais pas encor pris femme.

LA CONVERSION.

Tôt ou tard, quoi qu'on pense, il faut
Revenir à résipiscence.
Je fus, c'était mon seul défaut,
Aux jours de mon adolescence,
Près du beau sexe, un franc vaurien.
Hélas! il est si difficile
D'être, à cet âge, homme de bien.
Le vice est doux, le cœur fragile,
Et le démon est si malin!
Mais, m'a-t-on dit, le ciel accorde
A tout péché miséricorde.
Aussi, je me réformerai;
Je me consacre à la morale:
On en parle, j'en parlerai;
On en écrit, j'en écrirai.
Pour effacer trop long scandale,
Si besoin est, j'en rêverai;
Mieux que tel auteur à gros livre,
Je prêcherai l'honneur, la foi:
Je veux, si je ne puis bien vivre,

Qu'on vive bien autour de moi.
Très à point s'offre à ma mémoire,
Pour aider mes bons sentiments,
Un fait récent, un fait notoire,
Un fait des plus édifiants ;
Je veux vous en conter l'histoire.
Femmes dont, en leurs plus beaux jours,
La conduite avait été leste,
De leurs ans livrés aux amours,
A Dieu voulaient donner le reste.
Vous riez..... D'honneur, au miroir,
Sans crainte elles pouvaient se voir :
Leurs cœurs, qui de travers s'accusent,
Encor quelque mérite avaient;
Mérite du moins se croyaient :
Souvent, sur ce, femmes s'abusent.
Toutes deux, tête à tête, un soir,
S'ennuyant presque, après avoir
Épuisé dans mainte saillie,
Et médisançe et calomnie,
Faute de mieux, parlaient devoir.
—Je veux me réformer, ma chère;
Conseillez-moi, que dois-je faire?
— Il faut renvoyer votre amant.
— Fort bien; mais pour en prendre un autre.
— Moins dépenser. — Bon ! de l'argent?

Mon époux est si bon apôtre.
— Ne plus jouer. — Le jour, hélas!
Est si long. — Ne jamais médire.
— Mais nous n'aurons plus rien à dire.
— Quitter le rouge. — On n'y tient pas.....
— Il me vient une bonne idée.
Vos scrupules sont fort gênants:
Pour n'en être plus obsédée,
Faites un peu jeûner vos gens.

L'A-PROPOS.

Cet infatigable vieillard,
Qui toujours vient, qui toujours part,
Qu'on appelle sans cesse, en craignant ses outrages,
Qui mûrit la raison, achève la beauté,
Et que suivent en foule, à pas précipités,
Les heures et les jours, et les ans et les âges;
Le temps qui rajeunit sans cesse l'univers,
Et de l'immensité parcourant les espaces,
Détruit et reproduit tous les mondes divers,
Un jour, d'un vol léger, suspendu dans les airs,
Aperçut Aglaé, la plus jeune des graces.
Son cortège nombreux fut prompt à s'écarter;
Le dieu descendit seul vers la jeune immortelle:
Ainsi l'on voit encore, à l'aspect d'une belle,
Les heures, les jours fuir, et le temps s'arrêter.
Il parut s'embellir par le désir de plaire,
Et sans doute, le dieu du temps
Sut préparer, sut choisir les instants,
Ceux de parler, ceux de se taire;
Enfin, il fut heureux, malgré ses cheveux blancs.

Un autre dieu naquit de ce tendre mystère;
Cherchez la troupe des amours,
La plus leste, la plus gentille,
Vous l'y rencontrerez toujours,
C'est un enfant de la famille.
Le don de plaire promptement,
Les rapides succès, les succès du moment,
Forment sur-tout son apanage;
Il est le dieu des courtisans,
Et la faveur des cours est encor son ouvrage,
Même quand elle vient par les soins et les ans.
Il donne de la vogue au sage,
Quelquefois de l'esprit aux sots,
Le bonheur aux amants, la victoire aux héros.
On ne le voit jamais revenir sur ses traces;
Il fuit comme le temps; il plaît comme les graces;
Et c'est le dieu de l'à-propos.

LES MASQUES.

Un jour au bal, masqués jusques aux dents,
En domino, s'en allaient deux quidams.
C'était le nonce; il arrivait de Rome,
Ne connaissant en France pas un homme,
Pas une femme : il tenait par la main
Son confident, un jeune abbé romain.
Vous connaissez le bal : on pousse, on crie,
On court; la joie y devient la folie.
Le pauvre nonce, au milieu de ce flux,
Toujours poussé, croyant marcher à terre,
Blessa le pied d'un jeune mousquetaire,
Qui crie : Ah ! b..... Alors un peu confus,
Le nonce dit tout bas à son confrère,
Allons-nous-en, nous sommes reconnus.

LES PORTRAITS.

Après l'hymen, une épouse encor neuve,
Vit sa voisine en grand habit de veuve.
D'abord l'instinct, puis le raisonnement
Lui fit trouver ce costume charmant.
Son vieux mari, plus que sexagénaire,
En petits soins, s'épuisait pour lui plaire;
Plumes et fleurs, dentelle, diamant,
Robe du jour, et gaze du moment,
Étaient reçus d'un air froid, d'un œil triste.
Mieux eût aimé la plus simple batiste.
Plus de portraits que de jours en un an,
En Capucin, en Vénus, en Diane :
S'il arrivait un peintre d'Ispahan,
D'abord madame était peinte en sultane.
Mais il a beau l'aimer éperdument,
Ses petits soins en sont toute la preuve.
Eh bien! mon cœur, ce portrait-ci, comment
Le voulez-vous! Hélas! dit-elle, en veuve.

L'OCCASION.

L'occasion fuit sans tourner la tête;
A la saisir que votre main soit prête,
Jeune guerrier, vous aussi, jeune amant.
Si son toupet vous échappe un moment,
C'est pour toujours : sa tête est chauve par derrière.
Et vous aussi qui courez la carrière
De la fortune ou de l'ambition,
Cherchez, pressez, forcez l'occasion.

En morale, c'est autre chose.
Hélas! sous cet aspect, tout se métamorphose :
Là, c'est l'occasion qui tente, qui séduit.
Là, nous devons la fuir, comme ailleurs elle fuit.
A ses filets si votre cœur échappe,
Elle vous suit et vous poursuit,
Vous dresse un piège, et vous rattrape.

Je veux vous dire à ce sujet
Comment une beauté jeune, mais bien éprise,
Tout en pleurant de ce qu'elle avait fait,
Le lendemain encor y fut reprise.

Moitié faiblesse, et moitié procédé,
A son amant Colette avait cédé.
Le lendemain, ce souvenir l'afflige.
Était-ce un rêve, un délire, un prodige?
Qui me l'eût dit une minute avant!
Ah! comme je saurai le fuir dorénavant!
Le même soir, son amant qui la guette,
La voit, et lui fait signe; et plus prompt que le vent,
Dans la grange voisine, il monte..... Ici, Colette.....
« Non, laisse-moi, tes soins sont superflus,
« Non, scélérat, non je ne le veux plus.
« Ma chère enfant, ne sois pas si farouche,
« Tends-moi la main du moins, et que je touche
« Un de tes doigts. » Colette s'avança,
Sur la pointe du pied la belle se haussa.
La faveur est légère, et qu'aurait-elle à craindre?
L'échelle était si haute! ils étendaient le bras,
Elle, de bas en haut, et lui, de haut en bas;
Mais leurs mains ne pouvaient s'atteindre;
Et dans ce jeu, malgré leur double effort,
Deux mortels échelons les séparaient encor.
Mais, tout à coup, le feu prend à l'amorce
Et vers la main que le fripon lui tend,
Elle s'élance, et s'écrie en montant:
« Malheureux! tu me prends de force. »

FIN DES CONTES.

POÉSIES

DIVERSES.

INSCRIPTION

Pour le méridien de l'Ermitage, placé près de la fontaine d'Amour, et d'où l'on voit l'église Saint-Denis.

Vois la course du temps qui fuit et qui t'entraîne :
L'eau coule de cette fontaine
Avec moins de rapidité :
Lève les yeux, vois au loin dans la plaine
Ce temple antique et des rois redouté,
Attestant la fragilité
De toute la grandeur humaine.
De ton néant ici tout semble t'avertir ;
De ton bonheur, hélas ! hâte-toi de jouir.
Embellissez mon ermitage,
Tendre amitié, muses, amours ;
Bordez de fleurs l'humble rivage

Où doivent s'écouler mes jours;
Et jusqu'à mon heure suprême,
De tout ce que j'ai vu fuir,
Laissez dans mon esprit un heureux souvenir,
Ah ! laissez-m'en le regret même.

AUTRE

POUR LA FONTAINE D'AMOUR DE L'ERMITAGE.

Églé parut sur cette rive :
Une image de la beauté
Se réfléchit dans cette eau fugitive.
L'image a fui, l'amour seul est resté.

QUATRAIN

Sur des tourterelles que Monsieur et Madame de*** nourrissaient dans leur maison de campagne.

Colombes tendres et fidèles,
De vos amours l'asile est bien choisi;
Et l'on ne sait si vous êtes ici
Les écoliers ou les modèles.

ÉPIGRAMME,

SUR DORAT.

De l'esprit et de l'agrément,
On en trouve certainement
Dans vos épîtres éternelles
Aux rois, aux comètes, aux belles.

Vous célébrez si galamment
Les jeunes dames de la ville,
Qu'au Marais, et sur-tout dans l'Ile,
On vous croit presque leur amant.

Vous unissez très savamment
La recherche à la négligence,
Et sous un air d'insouciance,
L'ambition d'être charmant.

Quelquefois même, par moment,
Vos vers visent à l'harmonie,
Et s'élèvent à l'ironie;
Non, rien ne vous manque vraiment,
Rien..... Que du goût et du génie.

AUTRE

SUR LE CORIOLAN DE LA HARPE.

Voici le dernier des enfants
Des malheureux Coriolans,
Qu'un jour voit naître, et qu'un jour tue.
N'êtes-vous pas bien étonnés
Qu'une maison se perpétue
Par des enfants toujours mort-nés ?

AUTRE SUR LE MÊME.

Sur la montagne aux deux sommets,
Croyez-vous, mes amis, que La Harpe gravisse?
Lisez, depuis Warwick, tous les vers qu'il a faits,
Vous verrez qu'il y monte à grands pas d'écrevisse.

AUTRE

SUR LE MARQUIS DE PESAY.

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous assure,
Car, en dépit de la nature,
Il s'est fait poëte et marquis.

AUTRE

SUR UNE VIEILLE FEMME

QUI VOULAIT AMOUR ET RESPECT.

A cinquante ans vous espérez
Respect profond, amour bien tendre.
De l'amour! c'est beaucoup prétendre;
Pour du respect, vous en aurez.

AUTRE

SUR UNE MÉCHANTE FEMME AVEUGLE.

Elle voyait dans son enfance,
Alors, c'était la médisance :
Elle a perdu son œil, et gardé son génie ;
Maintenant, c'est la calomnie.

AUTRE.

Un coquin, à qui l'on fit grace,
Était au carcan sur la place :
Il a de l'esprit, disait-on ;
Mais un quidam répondit : Non.
« Regardez sa sottise insigne,
« S'il en avait, serait-il là?
Comme il parlait, *Vaneck* passa :
Tenez, en le montrant d'un signe,
Un homme d'esprit, le voilà.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

DISCOURS

DE RÉCEPTION

DE RULHIÈRE

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

DISCOURS

DE RÉCEPTION.

M. DE RHULIÈRE ayant été élu par messieurs de l'Académie française, à la place de M. l'abbé DE BOISMONT, y vint prendre séance le lundi 4 juin, et prononça le discours qui suit :

MESSIEURS,

Chacun de vous, avant son adoption dans ce corps illustre, avait acquis, par d'éclatants succès, une gloire personnelle, la plus belle récompense de tous les travaux des hommes. Les applaudissements publics sollicitaient pour vous les suffrages de l'Académie ; et vous vîntes occuper cette même place que vos bontés m'accordent aujourd'hui, appelés par la voix de la renommée, et le front déjà ceint des couronnes littéraires.

Retracer ainsi quelques images de votre gloire, messieurs, ce n'est pas acquitter ma reconnaissance par un tribut d'éloges; c'est avouer, sans fausse modestie, l'exception que vous daignez faire en ma faveur.

Et comment pourrais-je me dissimuler qu'ici tout est consacré à la publicité des talents, à l'authenticité des succès? A-t-on vu, en aucun lieu du monde, une plus nombreuse succession d'hommes célèbres se renouveler d'un siècle à l'autre? Vos assemblées, devenues l'objet d'un empressement général, reçoivent de cette émulation, de ce concours, une heureuse ressemblance avec les plus belles fêtes de l'antiquité. A l'instant même, pendant que vous avez pris place dans cette noble confusion de rangs, de talents et de dignités, ce nombreux auditoire, que le charme des plaisirs de l'esprit intéresse à toutes vos occupations, ne s'est-il pas attaché à reconnaître, à nommer, à désigner chacun de vous par tous les titres de votre renommée?

On a cherché, des yeux, ces deux poëtes enchanteurs qui ont ramené parmi nous le

goût de la campagne, dont les vers harmonieux, élégants et purs, ont vaincu nos mépris pour les détails rustiques, et par qui les vergers, les hameaux, les humbles solitudes ne sont plus étrangers au luxe même et à notre dédaigneuse urbanité : l'un d'eux, disait-on, revient tout récemment des rivages de la Grèce; et, après tant de siècles écoulés, Athènes s'est enorgueillie d'avoir attiré une seconde fois la curiosité de *Virgile*.

L'autre est le premier en France qui, dans ses riants tableaux de la vie champêtre, ait abandonné les peintures surannées de la vie pastorale, et qui ait offert ce nouveau genre de poésie aux méditations du sage et à la sensibilité de l'homme du monde.

Tous les regards se partageaient entre ces auteurs applaudis dans une carrière plus tumultueuse, et dont les noms ont retenti souvent sur la scène, au milieu des acclamations et de l'ivresse générale.

Était-ce donc le même auteur que l'on désignait, en même temps, pour avoir fait répandre de nouvelles larmes sur les malheurs

de *Didon;* soutenu la gloire de deux théâtres lyriques ; prêté l'intérêt des plus ingénieuses narrations aux préceptes de la morale, aux conseils même de la politique ; répandu sur les discussions littéraires la plus élégante érudition, et développé enfin ce qui caractérise le goût universel et de tous les temps, en nous retraçant l'histoire du goût particulier des nations et des siècles.

Cet autre, passant à son gré de l'école de *Sophocle* dans celle de *Quintilien*, se plaît à nous rappeler, dans les leçons de la plus belle littérature, le souvenir des modèles antiques ; et lui-même, dans plus d'un genre, nous a donné plus d'un modèle.

Un sentiment d'admiration, et même de reconnaissance, a saisi tous les cœurs à l'aspect du savant défenseur de l'humanité souffrante dans les asiles de la pauvreté. Jamais la philosophie et l'éloquence réunies ont-elles obtenu un plus beau triomphe? Sur les ruines de ces asiles qui trompaient, à la fois, et la bienfaisance, et la misère, vont s'élever les monuments d'une véritable bienfaisance, qui

suffiraient seuls, dans les âges suivants, pour faire bénir, dirai-je, les sages qui les proposent, le ministre qui les protège, le souverain qui les adopte, ou la nation qui, toute entière, s'empresse d'y concourir : éloquence d'autant plus persuasive, qu'en laissant apercevoir une sensibilité profonde, elle se défend de ses propres émotions ; abandonne tous les artifices oratoires ; ennoblit les plus révoltantes images et les mots les plus repoussants, par l'indispensable nécessité de les employer ; emeut toujours, mais semble se maintenir impassible, pour conserver la force d'examiner, de peindre, de discuter, et fait ainsi parler à la sagesse et aux sciences le langage le plus digne d'elles.

Mais par quelle imprudence me suis-je rendu l'organe de cette assemblée ? Est-ce à moi d'exprimer le sentiment qu'elle éprouve en voyant réunis tant d'hommes distingués dans tous les genres de littérature, d'érudition, de science ; et celui qui, si jeune encore, est déjà, dans l'art de la guerre, au rang des auteurs classiques ; et ces hommes illustres,

revêtus des plus éclatants honneurs de l'église, de la cour, de la magistrature et des armées, venant ici s'associer, avec égalité, à l'homme de lettres, et dignes de cette égalité par leurs talents et par leurs génies ?

Faut-il regarder comme un simple jeu du hasard, où comme le dessein et le choix d'une politique éclairée, que deux seuls académiciens étant aujourd'hui retenus, par l'intérêt de l'état, dans les cours étrangères, l'un réside dans la capitale du monde chrétien, l'autre dans la capitale du monde mahométan ? Celui-ci s'efforce de rappeler dans la Grèce, redevenue barbare, le souvenir de tous les arts de *Périclès*; l'autre, sous la pourpre romaine, conserve tout ce qui a distingué les courtisans d'*Auguste*, d'*Antonin* et de *Léon X*. Ainsi, Constantinople et Rome, qui autrefois nous ont tout enseigné, reçoivent, du sein de cette académie, des modèles dignes de leurs plus beaux âges.

Cette gloire des lettres françaises est le véritable but de votre institution. Je sais, messieurs, et je l'aurais appris chez plus d'un

peuple, quelle est l'utilité des travaux qui vous occupent en commun, de ces travaux assidus qui ont donné à notre langue une supériorité reconnue de l'Europe entière, et qui l'ont rendue l'interprète général des nations. Mais d'autres desseins encore ont animé votre fondateur, et il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur l'époque singulière où il créa l'académie.

Les plus dangereuses factions agitaient alors le royaume; il avait abattu, mais avec une prudente modération, celle que long-temps on avait crainte. Un édit mémorable, et dont enfin nous pouvons dire qu'on oublia trop tôt la profonde sagesse, l'*édit de grace*, accordé aux calvinistes vaincus et presque désarmés, achevait d'éteindre nos guerres de religion: et *Richelieu*, si souvent inexorable, avait terminé ces longues et sanglantes dissensions par la victoire et par la clémence. Mais l'ambition des grands, et sur-tout cette jalousie de faveur, la plus terrible passion des cours, excitaient autour de lui de fréquents orages; tout le forçait d'affermir, et par-là même

d'accroître sans cesse sa propre autorité, qu'il avait su confondre avec l'autorité royale. Un code de nouvelles lois, destinées, par leur effrayante sévérité, à prévenir ou à dissiper tous les complots, venait d'être promulgué; et parmi ces lois, il y en avait une qui proscrivait rigoureusement toutes les assemblées. Cependant il apprit que le charme d'une société studieuse, le mutuel intérêt de s'instruire, l'ardeur de se perfectionner réciproquement par de généreuses critiques, rassemblaient encore fréquemment, et en secret, des hommes dont les talents étaient avoués, dont les ouvrages jouissaient de l'estime publique. Quelques uns étaient liés avec les grands dont il redoutait les desseins; d'autres suivaient cette religion vaincue, dont il laissait subsister les temples, et dont il ruinait les asiles fortifiés. Il vit, sans crainte et sans ombrage, cette innocente infraction de ses lois: il voulut seulement que leurs études ne fussent plus solitaires; que leurs conférences ne fussent plus mystérieuses; que la protection dont les grands devaient les honorer fût un honneur public

pour les grands eux-mêmes ; et qu'enfin la société des hommes de lettres, entre eux, devînt, après la célébrité de leurs ouvrages, leur plus célèbre récompense.

Qu'il est beau de pouvoir observer, dans le temple du génie, combien la grandeur d'ame l'emporte sur le génie même ! Ce ministre dont le souvenir laisse dans nos esprits tant de terreur, mêlée à tant d'admiration, doit la prospérité de son gouvernement et la perpétuité de sa gloire à deux actions également sages et magnanimes. *L'édit de grace* facilita toutes ses entreprises, et les progrès des lettres ont éternisé sa mémoire.

Développer toute l'étendue d'un bienfait est un premier mouvement de la reconnaissance. Vos succès, votre renommée personnelle, messieurs, et cette gloire qui fut toujours attachée au nom même de l'académie, semblaient défendre à un homme de lettres, sans renommée, d'oser aspirer jusqu'à vous. Dévoué, depuis vingt ans, à des travaux, non pas mystérieux et cachés, mais qui ne pourront être jugés publiquement que quand je ne serai

plus; renonçant à toute ambition d'une célébrité présente, je m'efforçais d'éteindre dans mon cœur tout espoir de ces récompenses éclatantes, qui ne s'obtiennent que par la publicité des talents. Je contemplais ces fameux modèles qui, au temps même de la plus heureuse liberté, n'ont écrit l'histoire que dans le silence, dans la retraite, dans l'exil : non que j'osasse me comparer à de tels hommes; mais le spectacle des grands sacrifices n'élève pas moins les ames, que la vue des grands succès. Vivre loin de vous, messieurs, est, pour un homme de lettres, un véritable exil; et la seule consolation qui puisse lui rester, est cette faible et douteuse espérance de quelque nom dans l'avenir.

C'est par-là, il est vrai, que, toujours indépendant et libre dans mes opinions, j'ai pu jouir tout ensemble, et du bonheur que donne un travail assidu, et de ce calme devenu si rare dans les travaux littéraires. C'est par-là que dans mes écrits, et la louange et le blâme se sont toujours affranchis de tous les intérêts que le temps fait évanouir; et si j'ai dû fuir

la publicité, les ténèbres n'ont pas été mon asile : d'illustres suffrages (et sans doute, messieurs, vous y avez eu égard dans votre choix) ont été le prix de mes veilles; vous n'avez pas dédaigné d'en être confidents. Peut-être avez-vous reconnu, dans cette longue réserve, un mérite particulier à ce genre de littérature que j'ai embrassé. Lié, dès mon enfance, avec l'un de vous, messieurs, qui joint les plus sérieuses études de l'érudition aux talents de presque tous les arts agréables, et dont la constante amitié justifierait, s'il en était besoin, toute la durée de ma vie, il m'a laissé entrevoir que vos suffrages, incertains encore, pouvaient se rassembler sur moi. Le premier rayon d'espérance a ranimé des vœux mal éteints; et vous avez accordé le plus noble des encouragements à celui qui long-temps s'était senti capable du plus pénible des sacrifices.

Les talents dont vous regrettez la perte étaient, d'avance, remplacés dans cette compagnie; et mon ambition avait encore cette nouvelle excuse : la mort de M. l'abbé de *Boismont* vous enlevait un orateur justement

célèbre ; mais vous possédiez parmi vous son émule en éloquence, le rival de ses succès, que cette rivalité même lui a fait chérir et véritablement adopter : sentiment rare, et qu'on croirait presque étranger au cœur humain ; dernière action de sa vie, mais qui l'honore toute entière.

J'ai cru, messieurs, trouver dans l'éloge que je dois à sa mémoire, le sujet d'une des plus importantes discussions littéraires qui puisse être mise sous vos yeux ; elle tient à tout ce que j'ai à dire de cet orateur ; et elle aura, pour objet, de comparer ses ouvrages avec les circonstances publiques qui ont contribué à former son goût et ses talents.

Destiné à une fortune agréable, qu'il devait acquérir et mériter, il n'avait pas eu le malheur d'être riche en naissant ; j'avouerai, sans détour, que cet écueil aurait eu pour lui tous ses dangers. Né près de Rouen, d'une famille noble et ancienne, cette ville féconde en grands hommes, qui a donné *Corneille* au théâtre, et *Fontenelle* aux trois académies, s'affligeait de le voir perdre, dans une vaine dissipation,

les plus florissantes années de sa jeunesse. Une modeste prébende y suffisait à son ambition, et alors l'accueil général lui tenait lieu de fortune. Il était loin d'appliquer son génie à ces profondes études de l'antiquité sacrée et profane, qui ont formé pour l'Église les *Chrysostôme* et les *Bossuet*. Tous les agréments qui plaisent dans la société, un seul essai qui fit admirer en lui ce don de l'éloquence que lui-même n'y soupçonnait pas encore; de jolis vers, talent qu'il tenait de la nature, et qu'il se garda bien de négliger dans aucun temps de sa vie; des lettres ingénieuses, dans lesquelles il exerçait sans cesse son coup-d'œil à l'observation des mœurs; voilà, pendant ses plus belles années, ses uniques occupations.

On pourra s'étonner que ce talent des vers agréables et celui des observations malignes sur les ridicules du jour, tous deux si accueillis parmi nous, tous deux également avides de succès et d'applaudissements, soient demeurés peu connus dans un homme célèbre, dont ils ont toujours amusé les loisirs. Mais aucune célébrité ne lui était nécessaire; les seuls ou-

vrages qu'il ait rendus publics ne l'ont été que par le vœu de l'académie, quand il en fut devenu l'orateur. La reconnaissance et le goût, occupés à recueillir toutes ses œuvres, et qui en préparent une édition complète, le feront bientôt connaître sous ces nouveaux aspects. Ce n'est point à de tels éditeurs qu'il faut rappeler cet ancien tableau, ou plutôt, cet ancien emblême dans lequel on voyait *Minerve*, faisant battre de verges le satyre *Marsias*, pour avoir ramassé une flûte que la déesse avait jetée.

Le jeune orateur vivait ainsi dans l'oubli de ses plus beaux talents, dans l'insouciance de toute gloire; il vivait heureux cependant: et que faut-il pour le bonheur? L'accord de nos facultés avec nos besoins, et de nos opinions avec nos mœurs. Si on médite cette pensée, on doit en inférer que le plus sûr parti serait d'unir à la modération dans les besoins la sévérité dans les principes; mais on doit en inférer aussi qu'il n'est pas impossible de trouver un bonheur passager dans une grande indulgence pour soi-même.

Enfin, la sagesse de quelques amis le détermina à quitter la province, lui promettant à Paris tous les succès qu'un âge plus mûr, et sur-tout leurs conseils, étaient parvenus à lui faire ambitionner.

Ce fut l'année même où commençait une révolution générale dans les lettres et dans les mœurs; et jamais, par le concours des circonstances, la littérature et la société n'ont eu dans cette capitale une époque plus singulière. L'esprit du siècle de *Louis* XIV allait céder à un nouvel esprit; ses dernières nuances n'étaient pas entièrement effacées; elles se mêlaient alors et se confondaient avec d'autres nuances qui, devenant chaque jour plus sensibles, n'ont pas tardé à les faire disparaître.

Il faut tracer d'abord une esquisse de cette révolution, et ensuite il me sera plus aisé de faire sentir comment un habile orateur, maître du ton qu'il voulait prendre, et dont le talent souple et flexible s'est toujours plu à céder et à obéir aux différentes impressions de son siècle, nous offre dans ses ouvrages ce contraste d'esprits divers et de goûts opposés qu'il

a vu régner pendant sa vie. Vous approuverez, sans doute, messieurs, que je présente cette esquisse dans sa juste étendue. Les événements qui ont le plus d'éclat dans l'histoire ont eu souvent moins d'influence que ce changement général dont je vais retracer le souvenir. On a vu quelques uns de vous y prendre part; et en lisant en votre présence, et devant une pareille assemblée, l'histoire de cette révolution dans les lettres françaises, j'oserai, pour un moment, me comparer à *Hérodote*, lisant dans les jeux olympiques les événements célèbres de la Grèce.

La première époque dont je parle, et qu'il faut indiquer avec précision, est l'année 1749.

Fontenelle, près de finir sa longue carrière, faisait encore les délices des plus spirituelles sociétés, l'ornement de tous les corps littéraires, et semblait rapprocher et unir les deux siècles. Je ne dois pas rappeler ici qu'associé, dès son plus jeune âge, aux travaux des *Corneilles*, il avait pris, dans la culture des lettres, le charme qu'il avait répandu sur les plus hautes sciences; qu'il avait fait tomber les

voiles mystérieux dont elles s'étaient si long-temps enveloppées, et les avait familiarisées avec les femmes, en écartant tout l'appareil du pédantisme; mais je rappellerai qu'il jouissait, dans son extrême vieillesse, de cette première révolution due à lui seul, qu'il voyait les savants, ses disciples, par-tout recherchés ou accueillis, à son exemple et à sa suite. On dit que ce n'était pas dans les sciences un génie créateur : disons du moins qu'il emprunta le feu du génie, comme *Prométhée* avait dérobé le feu du ciel pour en faire présent aux hommes, et qu'il s'en servit, comme lui, pour donner une nouvelle ame au sexe aimable qu'il éclaira, et dont la beauté est le symbole.

Voltaire n'avait pas encore pris sur son siècle cet empire suprême dont nous l'avons vu s'emparer lorsque, dans sa vieillesse, les suffrages unanimes de l'Europe lui eurent déféré le sceptre littéraire; mais du fond de sa retraite de Cirey, revenant à Paris, nous instruire, nous émouvoir, et nous charmer : heureux rival de tous les génies de son temps

et de tous les génies des siècles passés; toujours avide de succès, de gloire et de conquêtes, il régnait sur la scène, sans régner sur nos opinions. Déjà cependant, il avertissait les Français de tous leurs travers, en même temps qu'il chantait encore tous leurs triomphes; il nous inspirait l'horreur du fanatisme, naturalisait parmi nous les découvertes et les beautés hardies des philosophes et des poëtes anglais; composait, pour la compagne de sa retraite, un essai sur le caractère et le génie des nations; poursuivait les détracteurs des lettres et les critiques infidèles; suffisait presque seul aux lecteurs les plus assidus, et était l'éternel sujet de tous nos entretiens.

Montesquieu, déjà sûr de sa gloire par ses premiers travaux, partageant ses jours entre les délices de Paris et le sauvage désert de la Brède, où, le premier en France et seul encore, il avait rapporté d'Angleterre le goût des jardins agrestes, *Montesquieu* achevait l'ouvrage des méditations de sa vie entière. Il publiait l'esprit des lois: la profondeur de son génie et la richesse de son imagination ver-

saient sur ces matières sublimes autant et plus de charmes que *Fontenelle* n'en avait répandu sur les hautes sciences ; et désormais les plus secrètes intentions des législateurs, leurs fautes et leurs devoirs furent, pour jamais, révélés au genre humain.

Un ouvrage non moins vaste, et dont *Aristote* et *Pline* n'avaient laissé que d'imparfaits modèles, l'histoire de l'homme et de la nature, parut cette même année. Cette grande partie de la philosophie fut exposée dans toute sa magnificence. Notre langue même parut s'embellir dans un style dont la majesté se maintient toujours sans orgueil et sans faste. Il avait fallu au travail d'*Aristote* les conquêtes d'*Alexandre*; il avait fallu, pour le travail de *Pline*, que Rome fût maîtresse du monde : et de nos jours, c'est au seul génie du naturaliste français que tous les souverains et tous les peuples s'empressent d'offrir, en tributs volontaires, tout ce que la nature, sur la surface entière du globe, produit encore de nouveau, de rare, ou d'inconnu.

A cette même époque, *Rousseau*, encou-

ragé par sa réputation naissante, allait essayer de nouveau, et fortifier dans les solitudes cette voix éloquente qui devait bientôt faire revivre tous les devoirs maternels, et ramener le bonheur sur le premier âge de la vie. C'est encore à cette même époque qu'une nombreuse société se rassemblait sous deux chefs renommés, et véritablement dignes d'elle, pour former l'immense collection de toutes les connaissances acquises par les travaux des siècles.

Un mouvement général se fit alors dans l'esprit humain. Ces profondes études, sorties toutes à la fois, des retraites solitaires où elles s'étaient mûries, répandirent tout à coup de nouvelles idées, de nouvelles lumières, des espérances nouvelles. La vigilance du gouvernement, toujours attentive parmi nous au choix des connaissances qu'il laisse éclorre dans la nation, n'était point, dans ce temps, inquiète, soupçonneuse et craintive. Ce soin était confié à un magistrat illustre, d'un nom cher aux Muses, capable lui-même d'éclairer son siècle, et dont les vertus nobles, simples et familières, s'accordent avec l'éclatante

facilité de son génie, assis maintenant au milieu de vous, messieurs, et surpris d'entendre un éloge qui ne peut étonner que lui seul.

Cependant, presque tous les genres de littérature étaient cultivés avec un égal applaudissement; et cette autre impulsion donnée sous le précédent règne ne paraissait pas s'être ralentie. Le parallèle *Crébillon* qui exprima si bien le délire des passions les plus atroces, la joie de la haine, et les pleurs de la rage, s'était seul approprié cette partie du domaine tragique, et dans un long silence méditait un dernier succès. La scène se soutenait dans ce point de perfection qui a rendu ses jeux les plus comiques, un des plus nobles plaisirs de l'esprit. On allait chaque jour applaudir au théâtre la vraie peinture des ridicules de ce temps-là, si vivement tracée dans le *Méchant*, le *Glorieux*, le *Métromane*, dans la *Coquette corrigée* et les *Dehors trompeurs*, ouvrages de plusieurs hommes célèbres, qui, sur les traces de *Molière*, achevaient de rendre la comédie une école de mœurs. Que si d'autres abandonnaient ces traces trop difficiles à sui-

vre, s'ils commençaient à quitter la touche du ridicule pour celle du pathétique, c'était pour nous présenter le tableau simple et touchant, mais toujours élégant et embelli, de nos erreurs et de nos fautes. L'éloquence de la chaire conservait, non toute la supériorité qu'elle avait acquise, mais, si j'ose m'exprimer ainsi, toute la vogue qu'elle avait précédemment obtenue. Souvent la multitude venait attendre, dès le point du jour, l'orateur qui ne devait paraître qu'à la chute du soleil. Cette même société qui, alors répandue sur toute la surface de la terre, prenait de nation à nation, comme parmi nous d'homme à homme, le caractère qui convenait le mieux aux peuples, qui enseignait les sciences aux Chinois, les arts aux Sauvages, les belles-lettres aux Européens; cette société remplissait avec éclat presque toutes les chaires. Ce fut elle qui la première, perfectionna parmi nous l'art de la prédication; et, dans un temps moins favorable, elle en soutenait encore la gloire. Le talent de ses orateurs, mûri par de longues études et long-temps exercé dans les provinces,

sous la censure de leurs vieillards, revenait étonner la capitale, et quelquefois faire trembler la cour. Si dans la foule des auditeurs, quelques uns étaient plus attirés par la curiosité que par la persuasion, s'ils venaient uniquement chercher dans ce concours le spectacle qu'offrait ce concours même, du moins, le goût d'une solide occupation, le plaisir de juger un talent nouveau, de comparer entre eux ceux qui faisaient briguer la renommée, tout entretenait dans cette capitale l'amour de l'esprit, l'occupation des belles-lettres, le charme des conversations ingénieuses.

Il semble dans la destinée de l'esprit humain, et l'expérience de tous les siècles peut nous le faire croire, que la philosophie doive toujours succéder aux belles-lettres, les *Aristotes* aux *Euripides*, les *Sénèque* aux *Térence*, les *Galilée* aux *Tasse*, les *Locke* aux *Milton*. Mais le temps où une nation est éclairée par cette brillante aurore des sciences, avant que les lettres soient penchées vers leur déclin, n'est-il pas un de ses plus beaux âges? Est-il dans l'univers un spectacle plus digne d'admiration,

que cette ravissante saison des pays septentrionaux qui, pendant sa longue durée, laisse voir tout ensemble, et les feux du couchant conservant long-temps encore leur éclatante lumière, et les rayons naissants du jour éclairant déjà tout l'espace du monde.

La prospérité du Gouvernement paraissant alors affermie, aucune impression chagrine ne se faisait sentir dans les esprits; et cette heureuse capitale, où les délices de la société sont mieux connues qu'en aucun lieu du monde, ne parut, dans aucun temps, les connaître mieux elle-même. Des vieillards, formés dans la politesse du précédent règne, possédaient l'art, devenu si rare, de converser avec agrément et avec égalité. La fatuité même, ce défaut français, qui prend toujours la couleur de son siècle, ou, pour mieux dire, la couleur du moment, était polie, ingénieuse, et brillante. Les hommes de lettres, par-tout accueillis, cherchaient par-tout à plaire.

Mais comme dans les sociétés politiques, les avantages d'une extrême opulence sont toujours accompagnés de tous les maux, ou du

moins, de tous les dangers du luxe, on dirait aussi qu'il y a des dangers inséparables d'une extrême richesse littéraire : la profusion, les raffinements, le faux éclat, le désir de briller, l'amour de la nouveauté, en un mot, un vain luxe d'esprit commençaient à se faire craindre. La frivole vanité du bel esprit était devenue, dans Paris, une vanité dominante, une prétention générale, une sorte d'épidémie occasionnée par la durée même d'une saison si belle. Les moindres amateurs des lettres, suivant la médiocrité ou l'aisance de leur fortune, s'érigeaient, les uns en Aristarques, capables d'égarer le goût par leurs conseils ; les autres en Mécènes, capables d'avilir les talents par leur protection.

Le mal et le bien, tout changea dans le court espace de quelques années ; mais les causes qui influent sur le génie des peuples et sur l'état général de la société, ne sont pas aussi simples que souvent elles le paraissent, et elles se compliquent de beaucoup de manières. Cette année même, où se produisirent, tous ensemble, ces grands ouvrages philosophiques,

nous vîmes commencer une suite d'événements malheureux qui, peu à peu, et de jour en jour, ôtèrent au gouvernement cette approbation, cette estime publique dont il avait joui jusque-là; et, pendant que nous passions de l'amour des belles-lettres à l'amour de la philosophie, la nation, par un autre changement qui tenait à des causes bien différentes, passa de l'applaudissement aux plaintes, des chants de triomphe au bruit des perpétuelles remontrances, de la prospérité aux craintes d'une ruine générale, et d'un respectueux silence sur la religion, à des querelles importunes et déplorables.

Ne craignez pas, messieurs, que je veuille imprudemment franchir les limites d'une discussion littéraire; mais enfin un nouvel horizon, et souvent obscurci de nuages, se formait autour de nous. Il était difficile que les hommes de lettres conservassent le ton de la louange, sans se dégrader; que des esprits qui se tournèrent rapidement vers les grands objets de l'administration publique, de la morale, des lois, de l'éducation, de l'étude

générale de la nature, eussent encore cette souplesse, cette adresse ingénieuse qui se plaît à cacher une partie de ses pensées, pour faire mieux ressortir celles des autres; et comme dans nos prospérités ils avaient été les plus flatteurs, ou du moins, comme leurs flatteries avaient eu plus d'éclat, dans cette espèce de chagrin général, leurs plaintes acquirent aussi plus de célébrité. On craignit leurs opinions; on craignit leur société; on calomnia les lettres auprès du gouvernement; on chercha à les rendre odieuses et suspectes. Ces deux époques si diverses se trouvent marquées dans deux ouvrages bien différents en effets, et composés, à peu d'années de distance, par deux académiciens célèbres, et tous deux secrétaires de cette académie. *Duclos* s'écrie : « Les gens de « la cour sont ceux dont les lettres ont le plus « à se louer. Formez des liaisons à la cour; « un homme de lettres estimable n'y essuiera « point de faste offensant. » Et quelques années s'étaient à peine écoulées, que d'*Alembert* se plaint qu'ils soient persécutés par ceux même qui ont le plus d'intérêt à les défendre; il les

exhorte à la noble pauvreté, et il s'écrie : « Le « moyen le plus sûr pour vous faire respecter, « est de vivre unis, s'il vous est possible, et « presque renfermés entre vous. » On croirait voir la plus étonnante contrariété entre ces deux auteurs contemporains, et vainement voudrait-on l'expliquer par la différence de leurs caractères : ce n'est point une opinion différente qu'ils énoncent, c'est un fait contraire dont ils déposent ; et leur apparente contradiction ne tient qu'au changement général et rapide, survenu dans un si court intervalle.

Cependant, la capitale, si long-temps prompte et docile imitatrice des sentiments, des goûts, des opinions de la cour, cessa, dans le même temps, d'avoir pour elle cette antique déférence. Ce fut alors que s'éleva parmi nous ce que nous avons nommé *l'empire de l'opinion publique*. Les hommes de lettres eurent aussitôt l'ambition d'en être les organes et presque les arbitres. Un goût plus sérieux se répandit dans les ouvrages d'esprit ; le désir d'instruire s'y montra, plus que le désir de plaire. *La*

dignité d'hommes de lettres, expression juste et nouvelle, ne tarda pas à devenir une expression avouée, et d'un usage reçu.

Mais si, dans le période précédent, l'abus inévitable du bel esprit avait été ce luxe stérile, cette vaine subtilité de pensées et d'expressions, quelquefois une servile complaisance et d'avilissantes flatteries; l'abus, dans ce nouveau période, fut une espèce d'emphase magistrale, une audace imprudente, une sorte de fanatisme dans les opinions, et sur-tout un ton affirmatif et dogmatique, qui faisait dire à Fontenelle, alors dans sa centième année, et témoin encore de cette révolution: « Je suis effrayé de l'horrible certitude que je rencontre à présent par-tout. »

Qu'un nouvel orateur, doué d'un génie élevé, mais d'un esprit facile, sans études profondes, dominé par la passion de réussir et de plaire, paraissant dans la chaire à l'instant où commença cette révolution, soit parvenu aussitôt à se faire un nom éclatant; et, pendant près de quarante années, y reparaissant à de longs intervalles, ait eu le même succès

à des époques si diverses : ne doit-on pas retrouver dans ses ouvrages ce mélange de goûts opposés, et en apparence incompatibles, qui ont caractérisé les temps où il a vécu. L'éloquence est le plus populaire de tous les arts ; et dès qu'un orateur a constamment attiré la foule, regardons ses discours comme une image de son siècle.

L'académicien que vous regrettez, messieurs, conduit dans sa jeunesse par le seul instinct d'un beau naturel, avait annoncé un goût pur et sage, peut-être même sérieux et austère. Le dessein de le comparer à lui-même, d'opposer ce qu'il était naturellement et ce qu'il était volontairement devenu, le jeune orateur de Rouen, et l'orateur à la mode dans Paris, m'a fait différer d'arrêter un moment vos regards sur ce premier essai, qui, dans sa patrie, avait commencé sa réputation : l'occasion en était noble et touchante. Un infortuné gentilhomme, après avoir été irréprochable toute sa vie, cédant à l'impétuosité d'une colère, et qui du moins ne fut pas accusé d'être injuste, s'était battu en duel contre son propre

frère, et en avait été le meurtrier. Le chapitre de Rouen, par une prérogative dont la cause se perd dans l'origine de la monarchie, avait enfin, après dix ans d'expatriation, de ruine entière et de remords, accordé grace à cet infortuné. L'abbé de *Boismont*, choisi pour la lui annoncer publiquement dans la plus solennelle assemblée de la province, sut mêler dans ce discours les plus sévères leçons à la plus touchante indulgence : tout y respirait une sainte austérité, tempérée par une joie sainte; chaque mot était dicté par l'effroi d'un tel crime et par une religieuse sensibilité à de si longs malheurs; c'était, dans chaque expression, la dignité, le caractère vénérable d'un ministre de la religion, exerçant, au nom d'un corps illustre, l'un des plus beaux droits de la souveraineté, celui de la clémence.

Quel eût donc été cet orateur, s'il fût venu dans le siècle des *Bossuet* et des *Bourdaloue*, dans un siècle où le goût général exigeait que le talent dominât toujours sur l'esprit, et non dans un moment où les suffrages étaient

presque unanimes, quand c'était au contraire l'esprit qui dominait sur le talent?

Inconnu dans cette capitale, il paraît d'abord dans nos temples les moins fréquentés; mais bientôt, ces temples qu'on avait vus presque déserts, ne suffisent plus à contenir les flots des auditeurs. Une imagination brillante, une connaissance fine et réfléchie des caractères, des passions et des mœurs, l'éclat des pensées, l'élégance, et quelquefois le jeu des expressions; un soin perpétuel de plaire, qui lui permet rarement le pathétique et l'abandon, lui acquièrent la célébrité qu'alors il ambitionnait. Les chaires rivales de la sienne sont presque abandonnées. Jamais personne n'éprouva plus que lui cette faveur publique, qui se plaît à seconder parmi nous le premier essor des talents, et qui souvent accorde plus de louanges aux seules espérances qu'ils donnent, que n'en obtiendront un jour leurs productions les plus achevées et leurs fruits les plus mûrs. On distinguait sur-tout, dans la foule assidue autour de lui, ces arbitres des réputations apostoliques, ces personnes renommées elles-mêmes, qui,

échappées enfin, et peut-être un peu tard, aux passions tumultueuses de leur jeunesse, ayant joui, dans les délices du monde, de tous les plaisirs de l'esprit, veulent les retrouver jusque dans la dévotion, et y cherchent, au lieu du calme qu'elle promet, les émotions vives et presque le trouble des autres passions. L'austérité de la pénitence n'attiédit point l'ardeur de leurs sentiments, et n'en émousse point la délicatesse. Accoutumées à céder aux plus douces persuasions, l'autorité de la parole divine ajoute un pouvoir inconnu à ces sages discours que désormais elles préfèrent; et la religion épure, sanctifie l'intérêt vif, le goût personnel, qui les attache à l'homme habile qu'elles ont choisi pour guide et pour appui.

Et qu'on ne m'accuse point d'une vaine subtilité dans la recherche des motifs qui l'engageaient alors à préférer ce genre d'éloquence si ingénieuse et si brillante. Je pourrais, en quelque sorte, l'évoquer ici sous vos yeux, et le faire entendre dans cette assemblée. L'académie ayant été ouverte à ses premiers succès, assis à cette place même : « J'ai cru, vous

« disait-il, messieurs, qu'il fallait étudier les « goûts des hommes pour les ramener plus « sûrement à leurs devoirs; que les graces de » l'imagination, les richesses du coloris, la dé- « licatesse et la variété des portraits, beautés « du domaine des lettres, pouvaient être « transportées dans l'école des mœurs. J'ai « cru qu'une religion, faite sur-tout pour le « cœur, devait remuer par les images, puis- « que, jalouse du mérite de la foi, elle ne se « permet pas d'entraîner par de rigoureuses « démonstrations. Pourquoi, lorsqu'il s'agit « de commander aux passions des hommes, « dédaigner le charme le plus puissant qui les « captive, l'imagination? Tel ne cherchait « que les fleurs et les graces, qui devient, par « cet innocent artifice, la conquête de la vé- « rité. Nous regrettons, à tort, la majestueuse « simplicité des premiers défenseurs de la « religion; ils avaient pris la teinture de l'es- « prit dominant de leur siècle, de l'impulsion « générale des mœurs. Le vice étant devenu « plus ingénieux, il a fallu le devenir avec « lui, pour le combattre. »

Ainsi, jusque dans son triomphe, il sentait le besoin d'une apologie; et dans ce moment encore, où de sages considérations ne me permettaient ni sa critique, ni sa défense, c'est de sa bouche que vous avez entendu l'une et l'autre.

Une seule anecdote relative à son adoption parmi vous, messieurs, achèvera de le faire bien connaître dans ce premier période de sa célébrité; elle peint des plus vives couleurs, non seulement tout ce qu'il était alors, mais ce mouvement universel que la littérature donnait à la société; et j'aurais trop de regret à la passer sous silence.

Le temps de vos élections offre une image fidèle de ce qui arrive quelquefois dans les plus florissantes républiques : les brigues que les puissances étrangères entreprennent d'y former servent elles-mêmes de preuves à la liberté dont jouit la constitution. Le hasard avait donné pour concurrent au nouvel orateur, un vieillard, connu alors par le succès de quelques pièces de théâtre, succès récent, quelle que fût la vieillesse de l'auteur, parce-

que long-temps il en avait fait le sacrifice à la piété d'un prince auquel il était attaché. Ainsi, pour disputer la place vacante, on voyait, d'un côté, un prédicateur que l'on accusait d'être mondain ; de l'autre côté, un poëte de théâtre, à qui l'on reprochait trop de scrupules dans sa dévotion. Les plus brillantes sociétés de Paris s'étaient divisées pour l'une ou pour l'autre brigue ; les dévotes, mécontentes de cette espèce de désertion du poëte tragique, allèrent au théâtre pour l'y juger avec sévérité ; et ses nouvelles protectrices, célèbres par l'éclat de leur rang, de leur jeunesse, et de leur beauté, vinrent à l'église pour juger, non moins sévèrement, le prédicateur.

L'abbé de *Boismont*, précipitamment averti du jugement qu'il allait subir, change le sermon qu'il avait préparé, et, par un soudain effort de mémoire, appropriant son discours à de tels juges, et voulant qu'il leur devînt personnel, leur prêche la conversion de *Madeleine*.

Pourquoi craindrais-je d'ajouter ce dont on se souvient encore ? *Madeleine*, peinte dans

toutes les illusions de sa beauté, dans toutes les séductions de la jeunesse, parut digne du plus grand orateur, et lui conquit son auditoire. Mais lorsqu'à la vue d'une pareille assemblée il eut à peindre le remords, la renonciation au monde, la fuite de soi-même, en un mot, *Madeleine pénitente*, la mémoire, la voix, peut-être le courage lui manquèrent; et ses adversaires si dangereuses, satisfaites, à leur tour, du triomphe qu'elles avaient obtenu, également vaincues par son succès et flattées par son malheur, devinrent ses plus ardentes protectrices.

Son adoption parmi vous, messieurs, ouvrit à ses talents une carrière plus vaste; et il fut aisé de reconnaître en lui les progrès de son génie et le changement de son siècle.

Dès le premier âge de l'éloquence chez les anciens peuples, le discours funèbre eut aussi ses grands orateurs. Cette éloquence de la douleur est en même temps celle de l'admiration. Trop souvent, il est vrai, le héros ne sera plus, aux yeux de l'historien, ce qu'il fut aux yeux du panégyriste; mais dans les exagéra-

tions d'une perte récente, il est un vrai langage de la nature, une vérité de passion. La joie embellit tout ce qu'on possède; l'espérance, tout ce qu'on attend, le regret exagère tout ce qu'on a perdu. Ce genre d'éloquence s'est par-tout diversifié, suivant la variété des gouvernements. Chez les anciens, il eut pour objet d'enflammer l'amour de la patrie et la passion de la gloire; chez les chrétiens, il a plus de difficultés. Il faut y mêler la louange, au mépris de la louange; faire sentir le néant de la gloire, sans ôter aux ames élevées le noble enthousiasme qu'elle leur inspire; humilier les grandeurs, sans éteindre l'émulation pour les grandes actions: et tandis que l'orateur renverse et anéantit tout ce qui est beau au regard des hommes, une sorte de convenance locale le force d'employer une magnificence de paroles, un style voisin de la poésie, et qui s'accorde avec un pompeux appareil de trophées, d'emblèmes, de statues symboliques, et de chants lugubres. Toutefois aucune des oraisons funèbres prononcées par mon prédécesseur ne le fut dans ces an-

tiques cathédrales, où l'orateur, environné du deuil public, au milieu des différents ordres de la nation, qui rendent ce triste et dernier hommage à un prince qui n'est plus, à une tombe qui elle-même va disparaître, parle, pour ainsi dire, en présence de la mort et sur les bords de l'éternel abîme. Il les prononça toutes dans un lieu plus tranquille, dans la chapelle du Louvre, dans ce palais des arts, des sciences, et de l'immortalité, en votre nom, messieurs, et en votre présence : institution qui honore les lettres françaises, et qui n'est imitée en aucun lieu du monde. C'était prononcer le jugement des sages ; et en effet, quand votre choix lui confia ces honorables fonctions, déjà le temps était passé où la louange qui n'était point méritée ne paraissait qu'une adresse ingénieuse et l'heureux effort du talent : le temps était venu où l'esprit général repoussait la flatterie comme une coupable lâcheté, et la dénonçait au nouveau tribunal de l'opinion publique : l'ombre d'une adulation, dans le panégyrique même, eût avili l'orateur, révolté l'auditoire, offensé la mémoire du héros.

Mon sujet me conduit à des souvenirs douloureux ; il me force à rappeler la perte d'un prince dont les vertus, acquises dans le silence et au pied du trône, revivent aujourd'hui dans toute la gloire qui leur était due, et sur le trône même : mais quand nous perdîmes le dauphin, père du prince qui nous gouverne, nous tremblions pour un avenir incertain, et tout semblait aggraver ce malheur. La nation, aigrie par de longues infortunes, imputait les désastres aux fautes : l'espérance et la crainte fixaient également tous les regards sur le jeune héritier du pouvoir suprême. Ses vertus, long-temps enveloppées d'une sage réserve, sortaient enfin de cette espèce de nuage, et commençaient à se montrer dans tout leur éclat. On se flattait que, parvenu à l'âge de tout voir, de tout observer, de tout retenir, la cour aurait du moins à redouter en lui un censeur muet, mais dont les secrètes observations deviendraient, pour l'avenir, des arrêts de faveur ou de disgrace ; et la perte d'un prince qui ne régnait pas encore, parut presque un changement de règne.

J'espère, messieurs, que vous me saurez gré de publier ici une anecdote que n'ont encore révélée ni les panégyristes, ni l'histoire. On a su, de la bouche même de ce prince, qu'il avait reconnu le vice de son éducation, en lisant dans un nouvel historien, et pour la première fois, un fait rapporté dans toutes nos annales, que la maison de *Charlemagne* n'était pas encore éteinte, quand la maison de *Hugues Capet* monta sur le trône. Étonné que ce fait historique lui eût été dissimulé, même après huit cents ans, une triste réflexion le conduisit à regarder comme suspecte de flatterie, l'éducation qu'on lui avait donnée. Il résolut, dès ce moment, de soumettre toutes ses idées à son propre examen, et à celui des hommes les plus instruits. Ce fut alors qu'il commença de rapprendre seul ce qu'on lui avait enseigné, de se créer une seconde fois tout entier. Ce fut alors que sa vertueuse modestie et sa généreuse émulation s'accrurent par le progrès même de ses lumières, et qu'un fameux artiste dont le ciseau a immortalisé les traits de plusieurs grands hommes, lui ayant

demandé de faire son buste, il répondit : « Un jour peut-être ! »

L'orateur que vous aviez choisi, messieurs, pour exprimer la douleur publique, eût la gloire de l'éterniser. Il fera passer d'âge en âge le souvenir et l'exemple de cette seconde éducation que se donnait volontairement le jeune héritier d'un trône. Mais sur-tout quand il représente, au milieu des lentes horreurs d'une mort depuis long-temps prévue, le dauphin développant avec simplicité toute la grandeur de son ame, il s'élève lui-même à toute la grandeur de son sujet. Il tire des lugubres spectacles que la lenteur de cette mort venait d'offrir à la désolation universelle, des effets aussi pathétiques que le génie de *Bossuet* en avait produits, en renouvelant d'un seul trait, et par un mouvement inattendu, l'impression récente et terrible d'une mort soudaine. C'est là qu'enfin il abandonne ce luxe de parure, cette recherche d'ornements qui avaient gêné jusque-là l'usage de ses forces. C'est un tableau tracé de la main d'un grand maître, dont le coloris est vrai, l'expression touchante

et simple, et où la hardiesse du pinceau, n'altérant jamais la correction et la pureté du dessin, annonce l'heureux accord du génie toujours libre, et de l'étude toujours attentive; ce qui est, dans tous les arts, le point de la perfection.

Hâtons-nous, messieurs, d'abandonner le séjour des tombeaux, dussions-nous négliger quelque beau monument de sa gloire. Il en est un cependant qui appelle encore vos regards; je m'exposerais à vos justes reproches, si je n'y arrêtais un moment votre attention.

Depuis près d'un siècle et demi que l'éloquence française fit tout à coup les plus rapides progrès, deux fois, dans un si long intervalle, elle eut à déplorer la mort de nos rois; et, il faut le dire à la gloire de nos orateurs, elle a osé, chaque fois, exercer le droit redoutable de la postérité. *Massillon*, à la mort de *Louis XIV*, ne craignit pas de balancer, avec un mélange d'admiration et de sévérité, les succès et les revers de ce règne, l'éclat de ses triomphes et leur danger, la prospérité apparente et la misère publique. A la mort

de *Louis XV*, l'abbé de *Boismont* imita ce noble exemple : et peut-être eut-il besoin d'une main plus prudente et plus sûre pour tenir cette même balance. Il s'écriait : « Heureuse la France, s'il eût osé se juger, s'il eût appris de son expérience à se défier moins de sa raison ! » Ainsi, sans jamais altérer la vérité des faits historiques, il laissa toujours dominer le caractère aimable du prince, sa modération, son ame juste et bienfaisante ; et la nation applaudit à l'orateur qui, dans une peinture fidèle, lui faisait retrouver les qualités d'un roi qu'elle avait si long-temps adoré.

Mais je crois entendre la voix des censeurs : leur sévérité m'avertit que, dans les plus parfaites même de ses oraisons funèbres, on aperçoit encore quelques traces de ces défauts séduisants qui avaient charmé ses premiers auditeurs. Il semble, diront les critiques inflexibles, que l'orateur, trop souvent occupé de plaire, ne sache pas disparaître, pour ne laisser voir que ses héros, et attendre son succès, moins de chaque pensée en elle-même, que du succès entier de son discours. S'il doit

peindre les vertus douces et modestes, il s'étudie à les couvrir de fleurs. A-t-il pour objet de ses tableaux l'Allemagne envahie, l'aigle des *Césars* incertaine, égarée, et cherchant sur quel trône elle doit arrêter son vol ? Il ne sait pas, comme *Bossuet*, se jeter sans précaution, mais sans embaras, au milieu du choc des empires ; et s'il a excellé souvent à représenter un beau personnage, il n'avait pas, au même degré, le talent des vastes compositions. Critiques sévères, pour désarmer votre censure, regardez en effet de quels traits il a su peindre *Marie-Thérèse* : « *Simple à la* « *fois et magnanime, sensible et juste, élo-* « *vée et populaire, éteignant l'éclat de son* « *rang pour en augmenter le pouvoir.* » La beauté de ce caractère vous étonne et vous fait craindre d'ajouter foi à l'orateur ; mais regardez sur le trône de France, et la vivante image de *Marie-Thérèse* vous garantira la fidélité du peintre et la ressemblance du modèle.

Ce qui doit également désarmer la plus sévère critique, c'est la dernière palme qu'il obtint près de finir sa carrière oratoire. On

crut voir l'éloquence ramenée aux beaux jours des anciennes républiques, quand elle déterminait les résolutions des peuples, quand elle méritait ce nom de *Reine du monde*, que lui donnèrent ces villes fameuses, si long-temps gouvernées par leurs orateurs. Une de ces fondations qui honorent la génération présente, fut l'occasion de ce dernier triomphe. Ici, messieurs, nous pourrons admirer avec quelle habileté il s'empara des opinions qui dominent aujourd'hui parmi nous, et sut les animer, les diriger, leur donner d'heureux appuis, et les attacher aux principes les plus analogues à nos mœurs. On établissait dans Paris un hospice pour les militaires et les prêtres délaissés dans leurs maladies, au milieu de ce désert d'une ville immense, où tout leur est étranger et inconnu. L'orateur sentit, avec une juste délicatesse, combien il avait à ménager ce même sentiment dans ceux pour qui il invoquait la bienfaisance générale; il évita de les confondre avec cette classe de citoyens indigents, qui n'ont de recommandation que leur misère, et n'attendent que de l'humanité

ou de la religion les secours qu'ils implorent. Il osa donc invoquer, non la charité chrétienne, mais ce qu'il nomme *la charité politique*. Ce n'est plus dans la chaire, c'est dans la tribune qu'il parle : ce n'est point la piété qui le touche, c'est le patriotisme qui l'inspire. Il s'adresse à une nation guerrière ; il respecte le courage, enflamme la gloire, ménage l'honneur le plus susceptible. Il exalte toutes les passions nobles, et presse l'orgueil même de s'ennoblir par la bienfaisance. Quand il sollicite ensuite les mêmes faveurs pour les ministres de la religion ; ce n'est point encore la charité chrétienne qu'il invoque ; c'est toujours la reconnaissance nationale. Il représente la religion comme utile au monde ; ses ministres, comme les vrais consolateurs des infortunés, ses pasteurs comme les seuls pères du malheureux peuple des campagnes. Il prouve aux philosophes incrédules la prééminence de la religion sur leur doctrine, par son influence sur le bonheur public ; et si, dans ses derniers mouvements, il n'avait pas sanctifié par la piété cette bienfaisance

politique et purement humaine, on aurait cru entendre et voir un orateur athénien ouvrant le *Prytanée* à tous les vieillards qui ont bien mérité de la patrie.

Ainsi, les grands talents que la nature lui avait prodigués, long-temps négligés dans sa jeunesse, s'étaient chaque jour enrichis, embellis, perfectionnés, en adoptant, avec choix, ces idées toujours plus sérieuses, et ce goût d'utilité publique que nous devons à des lumières nouvelles.

Laissons donc murmurer contre les progrès de notre siècle ces éternels détracteurs que tout succès offense, que toute lumière blesse, dont les cris sinistres et décourageants commencèrent dès les premiers beaux jours de notre littérature, et qui se sont transmis, depuis la renaissance des lettres, la manie héréditaire d'en présager toujours également la prochaine décadence.

Loin de nous cependant, messieurs, le fol enthousiasme, non moins que la détraction injurieuse. Loin de nous les dangereuses illusions des fanatiques admirateurs de nos pro-

grès : leurs yeux éblouis ne savent plus discerner nos pertes. On croirait, à les entendre, que tout s'est perfectionné sur la terre, que le jour vient d'être séparé des ténèbres, que les vertus sociales sont de modernes découvertes.

Mais quelles mains assez sûres oseront balancer nos acquisitions et nos pertes, nos espérances et nos craintes ? Cherchons plutôt et plus utilement sans doute, dans les exemples fameux du progrès et de la décadence des nations, quelles sont les véritables causes qui peuvent accélérer ou ralentir ces favorables ou funestes alternatives. Reconnaissons par quelle heureuse liberté, sagement conservée sous l'autorité même de ses vainqueurs, Athènes demeura, pendant six cents ans, le séjour des lettres et l'école du monde : voyons après les beaux jours de ses triomphes, Rome qui déjà commençait à pressentir sa chute, recouvrant les sciences, les arts et les mœurs, sous les *Titus*, les *Trajan* et les *Antonin*.

Animé par de si grands exemples et par une comparaison si favorable, dois-je rappeler ici, messieurs, tous ces immortels évènements

du règne que nous bénissons, la liberté vengée ou protégée dans les deux hémisphères; nos flottes créées par un prodige de la puissance souveraine, et sortant, tout à coup, du sein des mers; les écueils autrefois fameux par nos désastres, changés en abris salutaires ou en arsenaux formidables. Laissons des merveilles tant de fois célébrées. Il est plus doux de contempler les vertus protectrices assises sur le trône, donnant une nouvelle direction aux sciences, aux lettres, à l'émulation nationale; l'agriculture perfectionnée; notre sol enrichi de productions étrangères; le commerce réunissant les peuples rivaux; la navigation cherchant des routes inconnues; tous les trésors de l'érudition ouverts au travail; les sages consultés par-tout où la science est nécessaire; tous les beaux-arts employés à l'encouragement de toutes les vertus; et la sculpture même, qui se jouait dans nos palais et dans nos jardins sur des dieux imaginaires, ennoblissant son ciseau, et l'employant à déifier la véritable gloire; l'industrie suppléant la nature, faisant revivre, pour la société,

ceux que de parfaits organes en tenaient séparés, et par ces étonnants prodiges, les sourds appelés à l'usage familier des langues; les aveugles à la pratique de presque tous les arts.

Il est plus beau de contempler un souverain consultant le vœu des peuples sur les besoins de la monarchie, appelant, de toutes les provinces, autour de son trône, une nombreuse élite de ses sujets : évènement que la France n'avait point reçu depuis que la culture des lettres commença de polir les esprits, d'adoucir les mœurs, et de favoriser le progrès des utiles connaissances. Aussi, dans quel autre siècle la nation française, convoquée pour ces importants conseils, a-t-elle montré, tout ensemble, plus de lumières et plus de dignité, un désir plus unanime du bonheur général, et plus d'égards pour les vraies prérogatives des différents ordres; un sentiment plus juste de l'honneur personnel, et une déférence plus attentive à l'opinion publique; un respect plus soumis pour l'autorité souveraine, joint à une connaissance plus réfléchie des droits de l'homme et du citoyen? Heureuse et singu-

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

NOTICE *sur la vie et les poésies de Rulhière.* j

LES JEUX DE MAINS, *poëme en trois chants.* 1

Discours en vers sur les DISPUTES 25

*Envoi du Discours sur les Disputes, à Madame****. 34

ÉPITRES. 35

A Monsieur de Cham..., sur le renversement de ma fortune 37

A Madame la comtesse d'Egmont, au bal. 48

A la même, aux eaux de Forges. 50

Réponse à Madame Bourret, appelée la Muse limonadière, sur un portrait de Madame la comtesse d'Egmont 53

*A Madame ****. 56

A Madame M. 58

A Madame C. 59

A la même, au jour de l'an 1758. 61

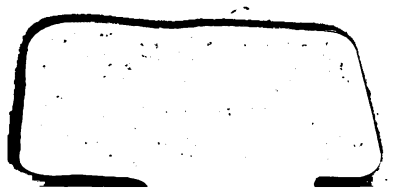
A la même. 63

*A Madame **** 65

A Madame la comtesse de Coaslin. . . . 66

Pages.
*A Madame D**** 68
*A Madame de**** 70
A une nouvelle Dévote 72
A Madame la duchesse de Chartres, qui était venue voir le jardin de l'auteur. . . 74
A M. l'abbé Delille, sur son Poëme des Jardins 75
A M. l'abbé de Sades 77
A Madame de 80
A un Ami 83
A M. Collé 84
A Madame de F.... 85
A Madame de.... 88
A M. de Montesquiou 89
Réponse de M. de Montesquiou 101
—— de M. de Rulhière à M. de Montesquiou 102
—— de M. de Montesquiou 103
Les Ombres, ou la Grotte magique 104
A Madame de.... 111
A M. de Rulhière 112
CONTES 117
Les Métamorphoses d'Érésictée . . . . . Ib.
La Chanoinesse 119
Le Don du contre-temps 121
Monsieur d'Osmond 123
La Conversion 124

L'à-propos 127
Les Masques 129
Les Portraits 130
L'Occasion 131
POÉSIES DIVERSES 133
Inscription pour le méridien de l'Ermitage, placé près de la fontaine d'Amour, et d'où l'on voit l'église Saint-Denis . . . . . Ib.
Autre pour la fontaine d'Amour de l'Ermitage 135
*Quatrain sur des tourterelles que M. et Mme de*** nourrissaient dans leur maison de campagne* 136
Epigramme sur Dorat 137
Autre sur le Coriolan de la Harpe 138
Autre sur le même 139
Autre sur le marquis de Pezay 140
Autre sur une vieille femme qui voulait amour et respect 141
Autre sur une méchante femme aveugle . . 142
Autre 143
Discours de réception de Rulhière à l'Académie française 145

FIN DE LA TABLE.

63645667